

Le Numéro } FRANCE..... Un franc
 } ÉTRANGER.. 25 cents

3^e ANNÉE

Juillet 1899.



LA REVUE DES DEUX FRANCES

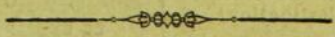
REVUE FRANCO-CANADIENNE

BOULEVARD
SAINT-SULPICE
Sommaire

Directeur :
Achille STEENS

Achille Steens	<i>La Révolte</i>	1
Raoul Laborderie	<i>Abandon</i>	4
Hugues Le Roux	<i>Conte indien</i>	5
Renée Allard	<i>Mélancolie</i>	9
L. Brethous-Lafargue.....	<i>Ma Fiancée</i>	10
Edouard André	<i>M. Paul Deschanel</i>	32
Georges Boyer	<i>Comment m'aimez-vous?</i>	35
R. H	<i>L'Exposition de 1900</i>	43
Canadien-Français	<i>L'Honorable Horace Archambeault</i>	48
Albert Fleury	<i>Danse au soleil couchant</i>	51
Victor du Bled.....	<i>Gens de l'Ancien Régime</i>	52
André Magre.....	<i>Idylle</i>	81
Fantasio	<i>Les Théâtres</i>	86
Abel Letalle	<i>Reflux</i>	87

CHRONIQUE DES DEUX FRANCES. — ECHOS DE PARIS. — CRITIQUE MUSICALE.
LA MODE PARISIENNE.



BUREAUX :

FRANCE

23, RUE RACINE
PARIS

CANADA

30, R. S^t-JACQUES | 29, R. S^t-JEAN
MONTREAL | QUEBEC

ÉTATS-UNIS

21, RUE GOLD
LOWELL, MASS.

Administration Française

PARIS — 23, rue Racine, 23 — PARIS

DE 10 HEURES A MIDI ET DE 2 A 5 HEURES DU SOIR, TOUS LES JOURS

LA

VOL. 22

Revue des Deux Frances

Secrétaire de la Rédaction : Rodolphe BRUNET

Abonnements pour la France, le Canada et les Etats-Unis

Un An	{ 15 francs. 3 dollars.	Six Mois	{ 9 francs. \$ 1.80 cts.
-----------------	----------------------------	--------------------	-----------------------------

Les abonnements seront servis dans toute l'Amérique par nos Administrations de *Montréal*, de *Québec* (Canada) et de *Lowell*, Mass. (E.-U.).

PUBLICITÉ

La publicité se traite directement : Au **Canada**, avec nos administrateurs de *Québec* et de *Montréal* ; aux **Etats-Unis**, avec notre Administrateur de *Lowell, Mass.*, ou avec les Agents dûment accrédités par eux ; en **France**, avec la Direction de Paris.

A chaque Numéro : **LA MODE PARISIENNE**

VOYAGES MARITIMES

ET
PRATIQUES

PARIS, — 9, rue de Rome, 9. — PARIS
(près la gare St-Lazare)

L. DESBOIS

VOYAGES ET EXCURSIONS

A forfait et accompagnés pour Lourdes, l'Espagne, l'Italie, la Palestine, l'Algérie, la Tunisie et tous autres pays d'Europe.

BILLETS

par toutes les Compagnies de Navigation et pour toutes les destinations.

Renseignements et devis gratuits sur tous voyages

DES RENSEIGNEMENTS

sont donnés aux adresses suivantes :

MONTRÉAL : 30, rue Saint-Jacques.

QUÉBEC : 29, rue Saint-Jean.

GRANDE PHARMACIE

DE LA

Croix de Genève

142, Boulevard Saint-Germain, 142
PARIS

MAISON DE CONFIANCE

SPÉCIALE POUR LES ORDONNANCES ET
ANALYSES MÉDICALES

PRIX MODÉRÉS ET SPÉCIAUX POUR LES ABONNÉS

Spécialement en dépôt

SUCRE ÉDULCOR

LE SEUL PERMIS AUX DIABÉTIQUES

DRAGÉES FERRÉ

CONTRE LA CONSTIPATION

Les Produits de la Maison se trouvent dans les principales pharmacies de Québec et de Montréal.

REMISE AUX DOCTEURS

La REVUE DES DEUX FRANCES se trouve dans tous les Paquebots des grandes Compagnies de Navigation françaises, anglaises et américaines, et dans les salons de lecture des Grands Hôtels de Paris, Londres, Montréal, New-York, etc.

LA RÉVOLTE

(CONTE)

Enfoui dans sa stalle de jaspe, les bras tendus sur les appuis sculptés que supportent des atlantes aux figures sinistres, les jambes croisées sur l'assise de marbre du socle très haut où il trône, César somnole en quiétude. Les prétoriens veillent sur sa sérénité autour de l'acrotère rangés, l'arme prête. Les uns, assis sur la première marche, se reposent, las de l'inaction. Les autres scrutent de leur œil mélancolique la profondeur du paysage qu'on aperçoit dans l'entrecollonnement du portique entre les astragales retombantes des ogives. De rares chevaliers, dans leur augusticlave zébré de pourpre, dorment étendus sous le péristyle.

Dans les torchères de cuivre, la résine achève de brûler d'une flamme jaune derrière la gaze azurée d'une fumée transparente. Des aiguières demi-pleines et des coupes à peine bues sont encore sur les nattes de jonc des abaques et dans les cassolettes il n'y a plus que les cendres bleues des parfums. Vers l'orient, l'aurore déchire le voile ténébreux qui recouvrait l'espace. Une lueur empourpre soudain la crête des nuages et incendie la courbe du ciel qui tranche au loin la suite du paysage. Une fraîcheur douce entre avec l'aube sous les voûtes et dans les citronniers qui s'échelonnent jusqu'au bas du palais ; les oiseaux commencent à chanter.

La révolte s'est apaisée. Lasse de hurler jusqu'au déclin de la lune, la plèbe se repose dans les rues, autour du palais qu'elle cerne. Parfois un cri fend le silence du matin et monte aux ter-

rasses. C'est un esclave qui clame sa douleur, puis tombe épuisé parmi les cadavres qui couvrent déjà la via séculaire, les cadavres aux membres tordus par la souffrance, la face hideusement contractée par la misère.

Tous ces morts fondent dans le cloaque de la rue, dépouillés de leurs vêtements, bleus déjà de corruption. Il s'en élève une odeur délétère qui vicie la lueur attiédie du matin et que la lourdeur proche d'un ciel de plomb rend plus pénétrante encore, plus compacte, en la couchant sur le sol. La foule s'accroupit dans cette fange épouvantable sans nul effroi, comme les fauves que la faim familiarise avec la charogne. La détresse a paralysé ses sens, ses yeux caves ne voient plus, ses narines enfiévrées n'ont plus d'odorat. Sous les mains avides des moins éprouvés, les corps sont retournés, fouillés, dévêtus de leurs guenilles et rejetés pêle-mêle en un monceau répugnant et pestifère. Le Tibre roule silencieusement dans ses eaux comme les débris d'un naufrage, la multitude des êtres que le désespoir gagna. Leurs ventres gonflés émergent, putrides, dansant sur les remous du fleuve la macabre fantaisie qui les presse dans ses tourbillons d'écume blême. La débâcle semble un lendemain de combat sur mer alors que les flots rejettent un à un et dispersent les cadavres errants des vaincus.

Les patriciens ont fui prudemment vers la campagne romaine et avec eux les sénateurs et les magistrats. L'empereur aux mains de la garde prétorienne est seul demeuré comme un otage. Il est la proie de cette soldatesque qui est prête à le livrer en pâture aux affamés s'ils forçaient la demeure royale, pour échapper eux-mêmes à leurs atteintes, tandis qu'ils assouvi-raient sur lui leur fureur. Il a veillé dans sa stalle, défaillant de crainte, espérant à chaque heure que les consuls victorieux rapporteraient à Rome le butin qui doit tromper la populace. Caius est sur l'Arno. Septime en Campanie. L'un et l'autre auraient dû déjà passer le Tibre...

Le jour est monté sur le lapis émaillé du ciel lourd, que découpe l'étoile radiante des sept collines romaines. Des îlots pourpres aux contours nacrés émergent çà et là de la mer de jade, et le couchant rouillé se fond à l'horizon. L'air s'enfièvre

peu à peu et pèse comme le sang d'un malade. Des haleïnes brûlantes montent du sol brisé. Des effluves empuantés s'exhalent des rues populeuses, surchauffées, pareilles à des étuves. Les immondices abandonnés aux chiens, les corps laissés aux vautours, répandent des miasmes qui corrompent la nature vivante et germent en mille maux redoutables. L'eau stagnante des latrines s'épuise sous les dards nombreux du soleil qui la volatilise. Il se fait un fourmillement qui étouffe et qui, ne pouvant s'échapper en montant, s'engouffre dans la masse répugnante de la plèbe, l'opresse encore, l'exalte et l'enrage.

Les gypaètes au vol lent, monotone, tournent dans la lumière avec des reflets passagers d'argent vif et de diaphanes rougeurs. Ils guettent la curée épouvantable de leurs narines puissantes et de leur œil toujours attentif. Ce sont les grands convoyeurs des armées en guerre : ils mangent les chairs des hommes que les hommes ont tués pour eux. Ils se convient à ces holocaustes fameux des tueries dont ils ont la meilleure part.

Avec le jour, la faim aiguillonnante redouble soudain l'angoisse des révoltés. Le matin creuse encore le vide délabrant de leurs poitrines où leur voix descend comme en un abîme. Les murmures flottent à nouveau, les cris montent enfin. La mer du peuple s'agite peu à peu de vagues grondantes qui affluent et viennent se briser aux portes du palais. C'est une marée qui hurle par mille bouches et roule des cadavres sous elle, Les flots humains apportent avec eux, comme ceux de l'Océan, une tourbe pleine de richesses ignorées.

La clameur tira César de sa somnolence et la crainte le reprit dans un frisson. Il manda le préfet du prétoire à son oreille : Tu donneras du pain à cette plèbe, ordonna l'empereur. — César, répliqua le préfet, elle est à ce point surexcitée que ce remède est d'avance reconnu stérile. — Et si tu étais l'empereur que ferais-tu, insinua l'autre. — La guerre, déclara le soldat dans un éclair atroce de ses yeux désireux. César pensa que les préparatifs en seraient trop longs et les charges trop coûteuses. Il fit venir le sacrificateur de Janus et lui posa sa question : « Je ferais des holocaustes », dit le prêtre. César songeur, ne trouva point la solution parfaite. Il appela encore un tribun qui était

réputé habile comme un jongleur : « Je lui tiendrai de longs discours », conclua le politicien. César trouva la pensée naïve et seul il demeura dans sa rêverie. Mais comme la foule des chevaliers et des prétoriens s'agitait apeurée autour de l'empereur et que chacun l'affolait de ses inquiétudes, un ascète qu'il avait omis d'entendre s'approcha de lui. C'était un vieillard célèbre pour son érudition et sa sagesse, et qui connaissait, disait-on, la foule comme lui-même. — Donne-lui les jeux du cirque, murmura le Maître...

Achille Steens.



ABANDON

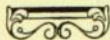
Mon âme est une vieille et calme et douce auberge,
Dont l'enseigne portait écrit : « Au bon accueil ! »,
Et chacun bien longtemps put en franchir le seuil,
Le pied dans l'étrier, portant haut la flamberge,

Las ! tous s'en sont allés et, les suivant de l'œil,
Je les ai vus un soir s'embarquer sur la berge...
Un glas d'abandon sonne au cœur qui n'est plus vierge ;
Les volets se sont clos et tout a pris le deuil.

Le passant attardé, par une nuit d'automne,
A beau tout ébranler : nul ne répond ; personne...
Et la faible lueur qui filtre à travers l'huis,

C'est l'hôte morne assis au coin du foyer vide,
Tisonnant tout songeur, au dernier feu livide,
La cendre chaude encor du passé qui s'enfuit...

Raoul Laborderie.



CONTE INDIEN

Une note publiée dans les journaux mondains signalait le mariage d'un jeune fils de ce lord Lytton dont bien des Parisiens, — j'en suis, — n'ont pas fini de regretter la mort. Chose étrange : Pendant des années, la pratique Angleterre eut, pour la représenter autour de nous, un poète qui avait les pieds sur la terre, mais qui vivait dans l'Au-delà. Il se faisait apporter son courrier à signer aux pieds des belles Parisiennes que câlinait, l'une après l'autre, sa fantaisie capricieuse. Le soir venu, il prenait un peu d'opium, son âme se détachait de son corps, elle retournait dans cet éden des Indes dont il avait été vice-roi et qu'il aimait comme un paradis perdu. Cependant, nos relations diplomatiques avec la perfide Albion n'en étaient pas plus mauvaises. Je dirais : « Bien au contraire », si je ne craignais de paraître attribuer à ce gentilhomme courtois qu'est sir Edmund Monson, la plus légère responsabilité dans la propagation de la fièvre pernicieuse qui vient de sortir du marais de Fachoda.

Le petit écho mondain que je citais tout à l'heure m'a remémoré une curieuse histoire que lord Lytton me conta peu de mois avant sa mort. Il me semble que les événements dont nous sommes quotidiennement témoins lui donnent l'intérêt de l'actualité.

C'était sur la fin de 1892. Quelques affaires m'avaient rappelé à Paris, surtout le désir de saluer à son passage une personne pour qui lord Lytton avait, lui aussi, de l'amitié, Son Altesse la Raneé de Sarawak. Après le dîner qui nous avait réunis tous

les trois, lord Lytton s'était senti un peu souffrant. Il était déjà torturé par ces contractions du cœur que son goût pour l'opium aggravait et qui causèrent sa mort prématurée.

Je proposai à l'ambassadeur d'Angleterre de le ramener chez lui. Nous descendîmes les Champs-Élysées. La fraîcheur du soir et la marche le soulagèrent presque tout de suite. Il recommença de causer avec cette abondance poétique, soutenue d'un peu d'exaltation, qui donnait à sa conversation, quand il voulait bien livrer le fond de sa pensée, un charme exceptionnel.

— Vous avez entendu, me dit-il, l'histoire que la Ranee nous a contée tout à l'heure? Lorsque le prédécesseur de son mari, le radjah Brook, mourut vers le milieu du siècle, au cours d'un voyage en Angleterre, quelques heures après son décès, un musulman cria sur le marché de Sarawak : « Le Radjah est mort! » Cependant la nouvelle n'était pas encore connue à Singapoor et l'île de Bornéo est singulièrement éloignée de l'Ecosse, où Brook venait de mourir. Tous ces phénomènes de transmission de la pensée à des distances incalculables me passionnent. Ils démontrent qu'au-dessus de cette terre, il y a un Royaume de Forces Inconnues, où l'on a hâte d'aller vivre. L'existence trop dissipée que nous menons en Europe, l'activité fébrile où s'émiettent nos énergies, nous empêchent de nous élancer d'un bond assez fort, tout vivants, jusqu'à ces hauteurs d'où l'on domine les foules et d'où on les dirige. J'ai connu dans tout l'Orient, particulièrement aux Indes, de pauvres loqueteux, des gens accroupis en haillons devant ma porte, qui avaient cette puissance divine. Comme je la leur enviais! Comme j'aurais échangé ma vice-royauté pour un reflet de leur magique pouvoir!

Un, entre autres, m'a laissé profondément troublé par une suggestion qu'il m'obligea de partager, tout résistant que je suis aux influences ésotériques, avec une foule de mangeurs de riz qui n'avaient pas réfléchi une seule fois dans toute leur vie sur les choses éternelles.

J'étais venu dans le Nord visiter un radjah, qui avait fait de son mieux pour m'accueillir. Nous nous relevions du repos de la sieste et l'on s'était installé sous la véranda pour boire un

peu de thé, quand un homme sortit d'un massif du jardin et s'approcha pour nous demander l'aumône.

Le radjah s'était levé plein de colère. Il étendait le bras pour ordonner à ses serviteurs de chasser cet intrus : j'intervins et je commandai qu'on permit au mendiant d'avancer.

Son costume indiquait suffisamment sa race. Il portait un de ces amples habits que l'on nomme, là-bas, « sadra », et qui sont décorés d'une petite poche près de la poitrine. Un cordon mince qui, d'après le rite, doit être tordu de soixante-douze fils, enroulait trois fois son corps, et se nouait devant par quatre nœuds. Par dessus cette robe flottante, l'homme portait ce large surtout que les Indous appellent « anrakha ». Il était coiffé d'un turban blanc. Cette couleur indiquait la situation privilégiée qu'il occupait dans sa caste : c'était un « parsis ».

Je lui donnai quelque monnaie et, comme il me promettait l'assistance de ses prières, je lui demandai si sa sainteté lui avait conféré le don des miracles.

Il répondit assez évasivement :

— Regarde... tu verras...

Et il nous quitta avec une espèce de hâte.

Nous avons repris notre conversation et nous ne pensions déjà plus au « parsis », quand une assez grosse rumeur montant de la place nous fit tourner la tête. Le radjah envoya tout d'abord un de ses serviteurs aux nouvelles. Il nous rapporta un renseignement si confus, que notre curiosité en fut augmentée. Je me levai, le radjah fit comme moi et nous poussâmes jusqu'au bout des jardins d'où l'on découvrait la place du Marché.

La rumeur qui nous avait surpris était une manifestation d'indignation publique, au moins de colère violente. Des gens qui semblaient tout à fait hors d'eux-mêmes tendaient le poing vers un terrain vague. Ils jetaient des imprécations à plein gosier, mais ils n'approchaient point de l'objet de leur terreur.

Nous inclinâmes du côté où la terrasse dominait cet espace dénudé.

— Bien sûr, dit le radjah. C'est notre « parsis » qui les tourmente.

L'homme était agenouillé derrière une petite haie de bambous.

Un enfant était assis à ses côtés et le regardait agiter un couteau dans un panier vide.

— Eh bien? demandai-je au serviteur que, pour la seconde fois, nous avions envoyé s'enquérir,

— O mon maître, dit l'homme, un crime affreux a été commis! Ce « parsis » auquel vous avez fait l'aumône vient d'égorger un petit garçon. Il lui a coupé la tête avec son couteau, il l'a mise dans un panier, et, maintenant, il la déchiquète. Les braves gens que vous voyez là-bas ont essayé de s'emparer du meurtrier. Ils n'y réussissent point. Une force mystérieuse protège le criminel.

— Il faut voir cela, dis-je à mon hôte.

Je hâtai le pas autant que le permettait ma dignité de vice-roi et nous descendîmes sur la place.

Le serviteur n'avait pas menti. Ce misérable « parsis » venait de commettre un crime horrible. Je l'apercevais distinctement à travers la haie de bambous. Le corps de l'enfant décapité était gisant à côté de lui, et, dans le panier, avec son couteau, il torturait la petite tête sanglante.

— Rentrons! dis-je au radjah. J'ai amené dans mon escorte de braves Écossais sur qui les suggestions n'agissent point. Ils vont s'emparer de ce monstre.

Le radjah hochait la tête :

— Voulez-vous, dit-il, avant d'intervenir, que nous retournions examiner les faits de ce bout de la terrasse où nous les observions tout à l'heure?

— Et si l'assassin échappe?

L'Indou fit un signe qui voulait dire :

— Attendez...

Je le suivis avec curiosité et ma surprise ne fut pas médiocre. Mon « parsis » était toujours agenouillé à la même place, l'enfant assis à ses côtés, avec sa tête bien solide sur ses épaules. Le tragique couteau s'agitait dans le panier, mais il ne lacérait que le vide.

Je venais d'être la victime d'une hallucination collective. Quand j'étais isolé de la foule, le « parsis » n'avait pas le pouvoir de m'imposer son cruel mensonge. Sur la place, au milieu

des Indous, j'étais sa proie. Il me suffisait de m'écarter encore pour redevenir le maître de mes sensations.

Je fis appeler ce fakir et je lui demandai :

— Que prouve ton expérience ?

Il répondit avec une flamme dans les yeux :

— Ne descends jamais dans la foule. *Celui, qui se mêle à tous perd son âme.*

Le « parsis » aurait pu ajouter :

— Et il appartient à celui qui l'hallucine. »

Sans y prendre garde, nous étions descendus jusqu'à la place de la Concorde. Il nous fallut revenir sur nos pas.

Devant la porte de l'hôtel que surmontent le Lion et la Licorne, lord Lytton me dit :

— J'ai souvent réfléchi à cette parole. Je me suis convaincu qu'elle était vraie à Londres comme aux Indes, à Paris comme à Londres. Nous avons parmi nous des « parsis » ignorés et redoutables. Ils imposent à la foule les suggestions de leur bon plaisir. On accourt au bruit... on se mêle à la cohue ; avec elle, on voit un enfant égorgé... Cependant, il n'y a qu'un jongleur derrière une petite haie, qui s'amuse à gratter un panier avec un canif...

Hugues Le Roux.



MÉLANCOLIE

Quel mal vient me surprendre ?

Je sens renaître en moi

Un très ancien émoi,

Souvenir tendre.

L'air des choses passées

Semblant rôder partout

Vient se frôler surtout

Sur mes pensées.

Des amitiés lointaines,

Des amours envolés,

Des mots qui sont allés,

De vagues peines !

Chère Rémémorance ;

Quand je ferme les yeux,

Je sens encore mieux

Votre souffrance.

C'est comme une folie ;

C'est un mal qui grandit

Et que l'on dit :

Mélancolie !

Renée Allard.

MA FIANCÉE

NOUVELLE

Ai-je eu tort? Tout le monde le dit, et cependant je ne puis le croire. On me traite de fou, d'original, que sais-je? De tous mes amis, pas un ne m'approuve, pas un, entendez-vous?... Si, pourtant; j'ai mon chien, et il est malin celui-là... J'ai les fleurs aussi... — Comment, les fleurs? que voulez-vous dire?... — Oui, les fleurs des bois, des champs et des prairies, les pauvres fleurs qu'on foule aux pieds, qu'on coupe sans remords afin d'embellir nos salons et de les parfumer, mais qui se flétrissent et meurent... Et cependant, au fond du cœur, j'ai un doute encore, un doute bien léger, c'est vrai, opiniâtre néanmoins, et, malgré les fleurs et mon chien aussi, je me demande quelquefois si je n'ai pas eu tort... A qui donc en appeler enfin? Au lecteur, s'il veut bien me donner son avis. Voici les faits sans commentaires.

I

J'étais alors dans le Midi où j'habitais une vieille demeure patrimoniale, pompeusement appelée, je ne sais pourquoi, « le château des Cèdres ». C'est là que je m'étais retiré à la fin de mes études, environ deux ans après que la mort de mon père m'eût laissé orphelin. Ma grand'mère, cette vivante relique d'un autre monde et d'un autre âge, s'appliquait, à force de tendresse, à me faire aimer ma solitude, et je vivais heureux

près d'elle, sans le moindre souci d'une meilleure ou plus libre existence.

Or, ce jour-là — c'était vers le milieu d'avril, en 1883, — il y avait grand remue-ménage à la maison. Dès le point du jour on battait les meubles, on frottait les glaces, on lavait à pleins seaux la mosaïque des couloirs, on ratissait les allées du jardin, on passait le peigne sur les gazons. Ses yeux de furet en éveil et ses lunettes à la main (afin de voir plus clair sans doute), ma méticuleuse grand'mère allait et venait, donnant vingt ordres à la fois et présidant à ces manœuvres comme un vieux général.

« A qui diable en ont-ils ? » me disais-je ; et, n'entendant gêner personne, je m'esquivai discrètement et profitai d'un splendide soleil pour m'en aller promener dans le parc.

Je ne rentrai que vers dix heures. Ma grand'mère avait déjà fait toilette ; sous sa belle chevelure blanche, coquettement poudrée, elle ressemblait, presque à s'y méprendre, à un pastel du siècle dernier. Debout devant une étagère et armée d'un imperceptible plumeau, elle époussetait avec une attention pieuse son musée de potiches et de magots chinois.

Je me serais fait scrupule de la déranger. Mais elle reconnut mon pas.

— Roger, me dit-elle tout en continuant son petit manège, nous aurons du monde aujourd'hui. Mon amie, Mme de Stahl, vient passer la journée avec nous. Montez vous préparer et soyez là pour la recevoir. Du reste, ne vous pressez pas, nous ne devons déjeuner qu'à midi.

Et, comme j'allais m'éloigner :

— A propos, que je ne l'oublie pas : Mme de Stahl ne viendra pas seule ; elle amènera Suzanne, sa fille, une jeune échappée du couvent des Oiseaux... qui, entre parenthèse... (Elle s'interrompit). Allons bon, le voilà qui dégringole encore ! Tenez-moi donc ce mandarin, Roger, il ne veut pas rester en place.

Et elle me fourra dans les mains un gros magot en porcelaine, à moitié désarticulé. Puis, reprenant presque aussitôt :

— De quoi donc parlais-je, Roger ?

— De Mlle de Stahl, si je ne me trompe.

— En effet. Suzanne a quitté son couvent, et, comme elle l'a, paraît-il, nettement déclaré, elle n'y rentrera jamais que par la force des baïonnettes... Entre nous soit dit, je crois bien qu'elle aimerait mieux...

Elle se retourna et, me fixant du coin de l'œil :

— Quel âge avez-vous donc, Roger ?

— Moi, bonne maman ? Vingt-six ans, vous le savez bien.

Elle compta un moment sur ses doigts.

Oui..., en effet..., approuva-t-elle finement, c'est cela : Suzanne dix-huit, et vous vingt-six... Gare au mandarin, mon ami ; serrez bien, qu'il ne glisse pas. De vingt-six à dix-huit..., juste huit ans de plus que votre fiancée...

— Quoi, bonne maman ? quelle fiancée ?

— Eh ! parbleu, Suzanne de Stahl... Après tout, fit-elle en riant, peut-être aurait-il mieux valu vous prévenir un peu plus tôt, car voilà bien quinze ou seize ans que Suzanne et vous êtes fiancés.

Qu'on me pardonne cet aveu, mais je crus tout d'abord que ma pauvre grand'mère avait perdu la tête.

— Moi, fiancé ? dis-je abasourdi.

— Vous, mon ami, et pourquoi non ? D'ailleurs, ne vous effrayez pas, vous n'y êtes pour rien. Cela fut affaire entre Mme de Stahl et moi. Le reste maintenant ne regarde que vous ; pour moi, je ne m'en mêle plus. Sachez-le bien pourtant : ce petit secret, Suzanne l'ignore comme vous, ou du moins l'ignorait encore hier soir... Mais assez bavardé ; allez vous préparer bien vite, et si, comme j'ai lieu de le supposer, Mlle de Stahl vous plaît, ainsi que vous-même lui plairez, j'espère, le 14 du mois prochain, jour anniversaire de votre naissance, vous l'épouserez...

— Mais, bonne maman...

— Assez, mon ami, et n'en parlons plus, du moins aujourd'hui, si vous voulez bien ; je vais préparer le dessert.

Et ma fantaisiste grand'mère sortit le plus tranquillement du monde, en me laissant seul avec son mandarin, qui s'obstinait à me regarder de ses gros yeux farouches et à hocher la tête d'un air stupide et affirmatif.

Je le lançai sur un divan et, comme un égaré, je montai dans ma chambre.

II

« Oui, le fait est certain, me répétais-je en m'habillant, ma grand'mère a perdu la tête ! Quelle comédie me fait-elle jouer ?... Les fiancés sans le savoir !... Pourquoi pas nous marier du coup ?... Et ma fiancée, qui donc est-elle ?... Je sais son nom, pas davantage... » Et, comme s'il pouvait m'apprendre ou me révéler quelque chose, je me redisais ce nom de Suzanne qui, du reste, m'a toujours plu parce qu'il se prête assez volontiers à deux ou trois variantes aimables. « Est-elle brune ? est-elle blonde ? Ma grand'mère ne m'en a rien dit. Passe encore si elle est belle... Cela, d'ailleurs, je le saurai bientôt, car elle vient en ce moment, elle vient ! et combien elle doit trembler, combien elle doit être émue en son âme de jeune fille si seulement elle soupçonne... » Et, finissant par y croire moi-même, je répétais sur tous les tons : « Elle vient ! j'attends ma fiancée !... »

Machinalement, mes yeux se portaient vers la double avenue du château, qui entoure comme une ceinture, avec sa colonnade de peupliers, une immense prairie couverte çà et là de petits îlots verdoyants formés de grands massifs de fleurs et de fourrés impénétrables.

Je me jetai sur un fauteuil et me remis à divaguer. Comme par une pente naturelle, mes pensées glissèrent bientôt vers mes amis, mes anciens compagnons d'étude, dont plusieurs avaient été fiancés aussi et m'en avaient appris la nouvelle avec le lyrisme ordinaire... Puis, peu à peu, leurs lettres avaient changé de ton, et plus d'un m'y laissait entrevoir comme un vague regret de la liberté perdue. Il en était d'heureux pourtant... oui, mais pas beaucoup... cinq ou six, sept à la rigueur... Et les autres ! les autres !... Et ces fiancées incomparables, ces jennes filles simples, timides et modestes, qu'étaient-elles enfin devenues ?... Des femmes vaniteuses, coquettes, arrogantes...

Satanée grand'maman ! dans quel guépier va-t-elle me fourrer !...

Pour la première fois, j'avisai mon chien, mon fidèle Tobie, qui m'avait suivi dans la chambre et s'y promenait gravement. En voyant que je l'observais, il s'approcha de moi pour réclamer une caresse et me regarda de ses grands yeux profonds.!

— Tu aimes ton maître, Tobie ? lui demandai-je en passant doucement la main sur sa tête laineuse.

Et le bon caniche, flatté de ma caresse, se serra contre moi en agitant sa large queue, taillée depuis la veille à l'image de celle d'un lion.

— Réponds-moi maintenant ; veux-tu un autre maître ?

Mais le vigilant caniche, mis en éveil je ne sais pourquoi, fit un mouvement brusque en regardant vers la fenêtre et poussa un grondement sourd.

Moi aussi, je tournai les yeux...

Un jeune paysan, un valet d'écurie, descendait à la hâte l'allée du château et, les deux bras en l'air, faisait signe qu'il arrivait. Puis, tout au fond de l'avenue, à trois cents mètres environ, le portrail cria sur ses vieux gonds rouillés, et deux amazones entrèrent à la fois et s'avancèrent presque de front au au trot cadencé de leurs petits chevaux.

D'un seul bond je fus à la fenêtre et me dissimulai derrière les rideaux.

Au premier coup d'œil, j'avais reconnu M^{me} de Stahl. Mais ce n'est pas elle, non, ce n'est plus elle que je regardais... C'est l'autre, à son côté, l'autre, dont le voile flottait au vent et qui montait un petit cheval d'allure capricieuse et rétive,... l'autre, grande, élancée, dont les formes s'accusaient déjà mieux à mesure qu'elle s'avancait,... svelte et robuste cependant, et d'une élégance qui me frappa... Toutes les formes d'une statue, pensai-je, avec les souplesses de la chair vivante... Mais le visage,... le visage ?...

Quand elle passait devant l'ombre étroite des peupliers, sa figure s'effaçait tout à coup et reparaisait aussitôt, éclairée tout entière des rayonnements du soleil. Au milieu de l'allée, son cheval, un de ces petits alezans du Midi, ombrageux, volon-

taires, se permit un léger écart ; mais deux eu trois coups de cravache, vigoureusement administrés, le mirent vite à la raison.

« Elle n'a pas peur ! » me disais-je.

Et toujours mes yeux s'évertuaient à la dévisager. Les traits se dessinaient enfin... Quoique indécise et vague encore, la ligne s'affermirait bientôt... Elle me sembla nette et pure...

« Eh ! eh ! me dis-je tout à coup, ma grand'mère aurait-elle raison ?... »

Et dans ma poitrine encore oppressée, mon cœur battait presque aussi vite que, sur le sable de l'avenue, le sabot léger des petits chevaux.

Debout sur ses pieds de derrière, Tobie regardait, lui aussi. Chose étrange que je n'oublie pas : en voyant les nouveaux visiteurs, il était demeuré impassible et, contre sa coutume, il n'avait poussé aucun aboiement.

A quelque distance de la maison, les chevaux excités prirent le galop et montèrent en quelques bonds la pente plus rapide. Ils s'arrêtèrent dans la cour. Lestement la jeune fille sauta à terre, d'un tour de main rajusta sa coiffure, écarta d'un geste gracieux autant que naturel le voile qui cachait à moitié son visage, porta son regard devant elle, vers cette maison qu'elle n'avait pas revue depuis son enfance, se tourna même vers ma fenêtre, et je l'aperçus nettement, bien en face.

« Pristi ! me dis-je, qu'elle est belle ! »

La porte du salon s'ouvrit. Ma grand'mère descendit le perron et s'avança vers ses deux amies en leur souhaitant la bienvenue. La jeune fille courut à elle et tomba éperdument en ses bras ; puis tout disparut au pied de la muraille.

Seuls dans la grande cour partagée d'ombre et de soleil, les chevaux, fatigués, tenus en laisse par un jeune valet, marchaient la tête basse et le poitrail fumant.

A ma gauche, presque à niveau de ma ceinture, quelque chose vint à bouger... Je baissai les yeux.

— Tobie ! m'écriai-je gaiement, tiens-toi bien, mon vieux camarade ; ta maîtresse vient d'arriver !

Et je descendis au salon.

III

Somme toute, la présentation fut beaucoup plus simple et moins gênante qu'on ne le croirait. Si, comme on a pu le voir, ma grand'mère avait le talent de simplifier les choses, elle avait aussi le don précieux de mettre les gens à leur aise. Bien que tout le monde fût du complot, chacun paraissait l'ignorer, et l'on causait en toute innocence. Moi-même, en dépit d'une timidité qu'on traite à bon droit de sauvagerie, je m'enhardis bientôt, et, dès les premiers regards jetés sur ma fiancée, dès les premières paroles que nous échangeâmes, j'étais un homme apprivoisé.

Quant à ma grand'mère, elle triomphait, et, tout en causant avec ses visiteuses, elle me dépêchait des œillades malignes que je n'avais aucune peine à traduire ainsi : « Qu'en dites-vous, mon bon ami ? Suis-je aussi folle que cela ? »

Elle était belle, en effet, ma jeune fiancée, bien plus belle encore que d'abord il ne m'avait semblé. Oui, mieux vaut l'avouer tout de suite : séduit comme on l'est toujours par l'attrait de la beauté, je me sentais prêt à l'aimer ; même, pour quoi ne pas le dire, je l'aimais ; oui, je l'aimais déjà, comme on aime d'instinct, au premier coup d'œil, ce qui se rapproche le plus du modèle idéal que chacun s'est forgé pour soi-même. Et certes un orgueil bien légitime se mêlait à ce sentiment. Je me voyais traversant la vie avec cette créature superbe, exubérante de jeunesse et de force. Tout dans ce corps robuste, ces membres aux fines attaches, ce visage éclatant des chaudes couleurs du Midi, cette noble aisance des manières et du langage, me faisait involontairement songer à ces admirables filles de l'Italie auxquelles le pinceau des maîtres a imprimé ces deux forces toutes-puissances : la grâce et la beauté.

Rien, d'ailleurs, ne manquait au tableau. Tobie, lui-même, venait de se faufiler par la porte entr'ouverte, et, comme pour montrer la place qu'il occupait dans la famille, il s'était approché

de moi; suivant une vieille habitude, il avait posé sa tête sur mes genoux, et tandis que je continuais de parler en le caressant de la main, il attachait sur moi ses bons gros yeux reconnaissants. Puis il s'était tourné vers ma voisine et simplement, familièrement, il allait prendre la même pose.

Un mouvement brusque le repoussa.

— Fi! la vilaine bête! s'écria la jeune fille en reculant sa chaise.

Une douche glacée ne m'eût pas saisi davantage.

Non, sans doute, Tobie, mon fidèle Tobie, n'était pas beau, quoiqu'il eût en ce moment tout l'aspect d'un lion; mais, pour être juste, il n'était pas vilain non plus. C'était un caniche, il est vrai, un vulgaire caniche, mais avec toutes les vertus, tout l'esprit de sa race... Combien de fois, du reste, pour mettre à l'épreuve ses facultés natives, n'avais-je pas feint d'être aveugle!... Quoi donc! ne m'était-il pas arrivé bien souvent — et certes il n'y avait pas fort longtemps de cela — d'attacher à son cou une ficelle ou un ruban, puis de fermer les yeux et, un grand bâton d'une main et mon cordon de l'autre, de me laisser conduire le long des allées du château?... Et nous allions ainsi, l'un suivant l'autre, lentement, et, avec cette finesse de l'ouïe que leur infirmité finit par prêter aux aveugles, j'entendais les paysans, cachés dans la broussaille, dire tout bas en nous voyant : « C'est Tobie qui dresse son maître. » Et le bon caniche, conscient de son rôle, marchait d'un pas égal et tenait le milieu du chemin, et jamais, au grand jamais, il ne m'était arrivé de donner de la tête contre les arbres de l'avenue ou, du pied, d'effleurer un cailloux.

Et voici maintenant que Tobie, mon compagnon fidèle... Mais pourquoi l'a-t-elle repoussé?... Il venait, soumis, affectueux, comme pour dire : « Ayez confiance; vous aussi je vous conduirai si plus tard il le faut. Mais touchez seulement de votre main gantée ma tête laineuse, accordez-moi un simple regard et vous aurez un ami de plus... » Et elle l'avait repoussé!...

... Elle si charmante, si belle, se pourrait-il qu'elle ne fût pas bonne?...

Bien entendu, ces réflexions durèrent à peine l'intervalle de

quelques secondes, juste le temps qu'il fallu à mon pauvre Tobie pour s'aller humblement blottir sous une table.

Le déjeuner était servi. Ma grand'mère et M^{me} de Stahl sortirent ensemble ; j'offris mon bras à la jeune fille.

Le repas fut des plus joyeux ; il acheva de nous rapprocher. Bien avant le dessert, nous étions tous de vieux amis, nous ne formions qu'une seule famille.

On revint ensuite au salon, et, dès ce moment, sans presque s'en douter, par une coquetterie bien naturelle, une vanité des plus excusable, chacun de nous — j'entends les fiancés — profita de la moindre occasion d'exhiber son mérite. On en était venu à parler d'actes d'énergie, de courage : aussitôt je crus devoir citer deux ou trois faits extraordinaires, dont un entre autres, que j'imaginai, je crois bien, n'était pas trop à ma défaveur. Sous mon commandement, Tobie fit l'exercice, d'un air un peu rechigné d'abord, avec une mouerancunière, mais bientôt d'assez bonne grâce... Il prenait des élans furieux et bondissait à travers mes bras disposés en forme de cerceaux ; il découvrit des objets perdus, aboya devant un papier à musique, fit vingt prouesses du même goût. Son succès dépassa le mien de cent coudées. A la prière générale, M^{lle} de Stahl se mit au piano et chanta d'une voix aigrette, c'est vrai, un peu acide même et trop théâtrale, mais expressive néanmoins ; et quand le mot « amour » revenait en son chant, elle ne le prononçait qu'avec une grâce pudique et tournait parfois les yeux de mon côté, mais avec réserve et modestie, ce qui me flattait sans nul doute, bien que ce témoignage, un peu hâtif pour être vrai, ne fût encore qu'une politesse... Puis, ma grand'mère ne lui ayant pas marchandé les éloges, elle parla longuement musique, apprécia Gluck, Haydn, Mozart, dont elle dit le plus grand bien, ce qu'on trouve dans les meilleurs livres. A ce propos, elle opposa victorieusement l'Italie, qu'elle aimait — et cela d'instinct, nous dit-elle, — à l'Allemagne, qu'elle n'aimait pas — pour le même motif. Elle trouva le moyen de glisser en son jugement une pensée d'un philosophe grec et des vers d'un poète anglais ; elle redressa une citation que, selon ma coutume, j'avais faite tout de travers ; mais cela, je le répète, avec grâce et finesse, en souriant toujours,

sans une ombre de pédantisme. Et, à mesure qu'elle parlait, qu'elle amoncelait ainsi devant nous les richesses de son esprit et qu'elle grandissait de plus en plus dans mon admiration, moi de mon côté, je me sentais tout au contraire rapetisser, rapetisser, et j'éprouvais au fond de l'âme quelque chose comme de la peur.

« Hélas ! m'avouais-je humblement, je ne le vois que trop, je suis indigne d'elle ! »

Ma grand'mère proposa une promenade dans le parc. Nous sortîmes. La jeune fille me parut plus séduisante encore au milieu de cette nature qui lui ressemblait en charme et en beauté. Du reste, elle se rendait compte depuis longtemps déjà de l'impression qu'elle faisait sur nous, et l'on eût dit qu'elle tâchait à se la rendre plus flatteuse. Pour moi, j'avais pris le parti le plus sage : celui de metaire. Qu'aurais-je pu dire, en effet, devant cette parole vive, colorée, et cette verve intarissable ? Elle rit, elle plaisanta. Et tout éveillait sa pensée, même les choses que je voyais cent fois par jour et qui jamais ne m'avaient rien dit. Puis, finement, elle railla. Elle me décocha même quelques traits malicieux, et sans doute elle toucha juste, car tout le monde éclata de rire. Moi seul ne ris que du bout des lèvres.

« Elle a de l'esprit », me disais-je.

Et, dans ces moments-là, j'en fis la remarque à mes frais, sa parole devenait mordante, incisive ; deux flammes subites, deux braises plutôt, s'allumaient en ses yeux ; de petits plis, à peine perceptibles, se dessinaient aux deux coins de la bouche et lui donnaient une expression un peu dédaigneuse, c'est vrai, mais qui lui seyait à merveille.

Et puis, j'en étais sûr enfin, et cela me remplit de joie, elle était bonne, oui, elle était bonne... car elle daigna s'occuper de l'infortune de nos laboureurs et nous dévoiler les moyens de la secourir : elle parla crèches, fourneaux, ouvriers et confréries... trop peut-être, un peu trop... De quoi donc parla-t-elle?... Oui, c'est cela, je m'en souviens : changeant tout à coup de sujet, en quatre ou cinq périodes artistement troussées elle dit son fait à l'État, prit à partie le gouvernement, le renversa même d'un tour de main et mit à la place un grand sabre avec une croix pour poignée. Et ma triomphante grand'mère, dont

cette formule concise résumait tous les sentiments, exultait, jubilait, opinait de l'ombrelle et me regardait d'un air pitoyable, comme pour me dire : « Ce n'est pas vous, mon pauvre ami, qui trouveriez ces choses-là ! »

Et moi, plus que jamais, je continuais à rapetisser, étonnamment, démesurément, et ma maudite peur me cassait bras et jambes.

« Mais qu'elle est belle ! » me disais-je ; et cet argument péremptoire me fermait la bouche aussitôt.

L'heure du départ approchait. On rentra comme on était venu, en se promettant de recommencer la fête deux ou trois jours après chez Mme de Stahl. Enfin, quelques instants plus tard, nous échangeons tous un cordial *shake-hands* ; nos deux am zones remontaient gaiement sur leurs petits chevaux, et, tout au fond de l'avenue, avant de franchir le portail, de sa main gracieuse armée de sa cravache à poignée d'argent, ma belle fiancée m'envoyait encore un salut amical.

J'étais seul, près de ma grand'mère.

Depuis longtemps déjà nos deux visiteuses avaient disparu derrière la colline, que moi j'étais là, immobile, planté comme un pieu dans la cour... Mes yeux se portaient devant moi et regardaient obstinément, mais loin, plus loin que l'horizon... Et j'étais pensif, paraît-il...

— Eh bien, Roger ? demanda ma grand'mère.

Je crus qu'on m'éveillait d'un rêve.

— Quoi, bonne maman ? que désirez-vous ?

— Pas grand'chose, fit-elle en riant, mais ce qu'on me doit, à coup sûr : un petit merci.

— Oui, bonne maman... En effet..., répondis-je toujours songeur ; elle est belle,... bien belle,... mais...

Elle me regarda, surprise.

— Roger, que signifie ce « mais » ?

— Rien, risquai-je timidement ; mais,... dites-moi,... ne l'est-elle pas trop ?

— Vous radotez, mon pauvre ami.

— Peut-être, bonne maman ; mais,... dites encore,... est-elle bonne ?

— Où eût-elle appris à ne l'être pas ? riposta la noble douairière dans le grand style de nos vieux maîtres.

— En effet, approuvai-je humblement ; mais...

— Encore un « mais » ? interrogea-t-elle.

— Oui, répondis-je avec embarras ; mais... n'est-elle pas un peu fière ?

— C'est de la race, mon ami.

— Sans doute... Cependant on la pourrait croire un peu brusque... N'a-t-elle pas repoussé Tobie ?

— Parce que Tobie est mal élevé.

— Enfin,... enfin,... comment vous dire ? achevai-je à bout d'arguments. Pour me servir d'un langage connu, sa main gauche n'ignore pas ce que sa main droite a donné.

— Parce qu'elle donne des deux à la fois, répliqua mon imperturbable grand-mère. Après tout, sachez-le bien, Roger ; vous êtes prévenu, n'est-ce pas ? Si j'ai choisi votre fiancée, je ne ne prétends à rien de plus. A vous seul de faire le reste. Ainsi donc, allez à votre guise ; voyez, écoutez, jugez, épousez, rompez, cela ne me regarde plus : se n'est pas moi qui me marie.

IV

Ce fut, à partir de ce jour, entre le château des Cèdres et la vieille Chartreuse des Stahl, un véritable chassé-croisé d'invitations et de visites. Il va sans dire que si je m'éprenais toujours davantage, ma fiancée, elle aussi, j'en fais l'aveu sans fatuité, ne me semblait pas demeurer insensible. Au reste, tout venant d'elle me semblait aimable, même ce nom de Roger qu'elle me donnait maintenant et que jamais personne au monde n'avait su prononcer comme elle. Il prenait dans sa bouche des inflexions si tendres, si caressantes, que j'en tressaillais des pieds à la tête.

Et pourtant cette crainte maudite qui, le premier jour, m'avait tant fait songer, cette peur aussi inconsciente que folle ne cessait pas de me taquiner. Plus je la combattais, plus elle m'obsédait. Il m'arrivait alors de me demander quel phéno-

mène étrange se passait en moi, de combien d'êtres différents j'étais composé. Je voulais et ne voulais pas ; si une voix me disait : « Fais vite ! » une autre aussitôt répondait : « Prends garde ! » Etait-ce la méfiance de l'avenir, la pensée d'amis malheureux en ménage ou la rébellion secrète de ma liberté que j'allais aliéner pour toujours ? Je l'ignore. Le plus sûr toutefois, c'est que, si je recherchais les motifs premiers de ce trouble intérieur, ils me semblaient plutôt provenir de l'instinct.

« Pourquoi donc, finis-je par me dire, cette peur serait-elle entièrement déraisonnable ? Pourquoi fermerais-je les yeux ? Après tout, quels gages certains d'un bonheur à venir puis-je avoir aujourd'hui ? Et, sans chercher plus loin, n'en serait-il pas de ma fiancée comme de moi-même ? En effet, si je ne la vois aujourd'hui que sous les dehors de sa grâce et de sa beauté, moi aussi ne me présenté-je pas à elle sous des apparences flatteuses, peut-être mensongères ? Quoi donc ! n'est-il pas en chacun des fiancés plus d'un défaut secret aussi habilement dissimulé sous les belles paroles que les épines sous les fleurs dont ils se font hommage ? Et si moi le premier je lui cache avec un soin jaloux un caractère peu facile, impressionnable jusqu'à l'excès, elle, de son côté, ne cache-t-elle rien ?... »

Telles étaient les pensées qui me poursuivaient maintenant et où d'ailleurs je me complaisais dès que mes devoirs amoureux me laissaient des loisirs. Pour m'y donner tout à mon aise, je quittais la maison et m'en allais vagabonder à travers la campagne ; là, je rêvais, je songeais, toujours partagé entre mon amour naissant et mes craintes. Et Dieu sait à quelles extravagances je me livrais alors ! Je me surprénais cédant à des idées fantasques, à des caprices puérils, jouant ma détermination prochaine sur d'absurdes hasards, ne rougissant pas, à mon âge, d'interroger les marguerites, qui parfois me répondaient : « Un peu », et souvent aussi : « Pas du tout », et m'abandonnant enfin à mille autres folies que je n'oserais raconter.

Mais, pendant ce temps, l'heure décisive approchait, et clopin-clopant je m'acheminais vers le mariage. Quinze jours à peine nous en séparaient et déjà, dans leur style aussi simple que naturel, les journaux du voisinage insinuaient à tout l'uni-

vers que « M^{me} Suzanne de Stahl et M. Roger de Captan allaient enlacer leurs blasons », quand un accident malheureux vint brouiller tout cela.

V

« Comment! pour si peu? me direz-vous dans un instant; pour un pareil enfantillage?... Oui, vraiment, c'en est trop; quoi que vous en pensiez, vous êtes sans excuse!... »

Peut-être, hélas! Mais, je vous en prie, laissez-moi finir.

M^{me} de Stahl et sa fille avaient déjeuné au château ce jour-là. On allait bientôt se quitter, et, en attendant que la chaleur tombât, ma grand'mère et M^{me} de Stahl, assises dans un coin du salon, causaient entre elles à voix basse.

— Roger, demanda Suzanne gaiement, tenez enfin parole; menez-moi jusqu'à l'Ermitage.

J'avais baptisé de ce nom un petit pavillon isolé, espèce de cabane en chaume que j'avais fait construire pour moi seul dans un bosquet voisin, derrière la maison. C'était là, du reste, ma retraite favorite, à cause de sa tournure agreste et surtout de sa solitude dont le silence n'était guère troublé que par le cri lointain des paons ou la voix aigre des pintades.]

Nous nous esquivâmes sans bruit, et, afin de couper au plus court, nous sortîmes par une porte dérobée qui s'ouvrait sur la plaine. Pendant quelques instants nous marchâmes sous un berceau de vignes et de noisetiers.

Elle avait relevé sa robe d'amazone et, de sa main gauche, elle en soutenait les pans inférieurs.

Je poussai une claie, et nous nous engageâmes dans un sentier étroit, frayé à la lisière d'une grande prairie et bordé d'une haie où pêle-mêle fleurissent au printemps, parmi les buissons d'aubépine, des myrtes, des lilas et des rosiers sauvages. Ici tout poussait au hasard, sans crainte du ciseau, au caprice de la nature, dans un désordre que j'aimais.

Et je me souviens que dès le moment où pour la première fois elle eût posé le pied dans le petit chemin et que nous fûmes entrés dans la vaste prairie où flottaient dans un air fluide, sans

nuages, toutes les senteurs du printemps, il me sembla que la nature elle-même s'était mise en fête pour la recevoir, et presque involontairement je songeai à ces vers du poète :

Au petit sentier passa ma mignonne,
Et le doux sentier se mit à fleurir.

Elle me précédait, joyeuse, riante, poussant par intervalles de petits cris charmants quand, sur notre passage, un oiseau surpris sortait brusquement du buisson, quand une abeille trop pressée frôlait étourdiment sa main ou sa joue. Je la laissais parler, l'interrompant à peine, tout heureux de l'entendre et assez occupé, du reste, à suivre du regard sous sa tunique souple les ondulations de son corps. Oui, je l'avoue enfin, mes vieilles craintes s'étaient dissipées, aucune voix perfide ne me parlait plus ; j'aimais, oui, je l'aimais sans réserve ni réticence ; j'étais fier de la présenter à ce petit recoin du monde que j'avais créé pour moi seul, ou nul autre pas que le mien n'avait laissé d'empreinte, où quelqu'une de mes pensées reposait encore sur chaque brin d'herbe et chaque feuille des arbrisseaux.

Un vent tiède passait, tout imprégné du parfum des champs, et faisait frissonner les branches d'aubépine où les fleurs palpaient, pareilles à des flammes blanches. Tout un peuple bourdonnant d'insectes volait, chantait, criait, jouait, aimait à nos côtés ; et là-haut, sur nos têtes, le soleil, tout jeune, lui aussi, le grand, le bon soleil !... Tobie lui-même prenait part à la joie commune et gambadait à travers la prairie en se roulant dans les foins odorants... Oui, dans mon enthousiasme nuptial, j'aurais cent fois juré que tout cela vivait, brillait, vibrait, fleurissait pour nous seuls ; j'aimais cette terre, belle aussi comme une fiancée ; je bénissais du fond de l'âme cette nature fraternelle qui chantait avec les oiseaux, souriait avec la lumière et parfumait avec les fleurs.

Et, pendant ce temps, la fiancée, la seule, la vraie, ma belle amazone marchait joyeuse devant moi, et, en me contant ses rêves d'avenir, ses espérances près de se réaliser, elle brandissait gaiement sa cravache. Or, en jouant ainsi, il lui arrivait quelquefois de toucher par mégarde les branches frêles de l'aubépine, et les fleurs, détachées de leur tige, s'envolaient dans

les airs comme des papillons d'argent et s'abattaient dans le sentier.

Même, elle prit goût à ce jeu; il exerçait sa main; et les fleurs, adroitement frappées, continuaient de tomber çà et là; les buissons, privés de leur parure, tournaient vers moi leurs doigts mutilés ou meurtris.

— Roger! disait-elle en riant, il neige, voyez donc!

En effet, les flocons blancs voltigeaient de plus belle et jonchaient le sentier.

Mais je ne lui répondis pas. Sans bien en démêler la cause, j'éprouvais depuis un moment une sorte de gêne, de contrainte plutôt. Que voulez-vous? Tout ce qui m'entourait, ce pré, ces arbres, cette haie avec ses lilas, son aubépine, ses rosiers, tout cela était devenu à la longue quelque peu de moi-même; aussi me semblait-il qu'à chaque fleur qui se détachait quelque chose tombait en moi... et, pour ne point fouler mes fleurs, instinctivement je détournais les pids...

Pendant, il m'en souvient encore, elle parlait alors des faibles qu'on opprime, des humbles qu'on dédaigne, mais qu'elle aimait, elle, à défendre; et, en parlant ainsi, elle levait la main, faisait cingler son fouet, et les grappes de lilas s'inclinaient tout à coup et pendaient derrière elle comme des chevelures mortes.

Malgré moi je devenais plus triste; j'aurais voulu retenir son bras.

« Après tout, me dis-je bientôt, c'est juste; elle n'y pense pas. »

— Suzanne, lui demandai-je, que faites-vous donc?

— Moi? répondit-elle gaiement; vous le voyez bien, je m'amuse.

Et l'impitoyable cravache, brandie par une main habile, flagellait à droite, flagellait à gauche, frappait en haut, frappait en bas, et les roses tombaient effeuillées, les lilas égrenés, les marguerites décapitées... Toujours en riant, elle immolait des fleurs, elle, la jeune fille!

« Et pourtant, me disais-je, elles ne lui ont rien fait!... Aucune d'elles, j'en suis sûr, ne l'a arrêtée au passage, aucune n'a

piqué son doigt, aucune même n'a effleuré sa robe !... Alors, de quoi les punit-elle ?... Que pourrais-je dire à présent ? Elle ne comprend pas !... »

Et je me gardais de parler, tant j'avais peur du ridicule.

— Suzanne, risquai-je pourtant d'une voix que je m'efforçais de rendre enjouée, vous n'y pensez pas... Elles souffrent.

— Qui ? fit-elle en se retournant à demi.

— Elles, murmurai-je timidement.

Je n'osai pas dire « les fleurs » ; mais, du doigt, je lui montrai la haie.

Elle éclata de rire.

— Vraiment, Roger, s'écria-t-elle, avouez-le, vous êtes fou ! Des fleurs, souffrir !... Mon Dieu, que vous êtes enfant !

Et, en me plaisantant toujours, elle continuait de marcher et, nonchalamment, elle cravachait...

Que se passa-t-il donc en moi ? Était-ce les fleurs ou mon amour-propre ? Encore aujourd'hui je l'ignore. Mais une colère subite me monta au cerveau ; mon autre nature, la mauvaise, dit-on, s'éveilla tout à coup, et voici qu'à propos de fleurs je commençais presque à voir rouge.

— Suzanne, repris-je bientôt, mais d'une voix qui, j'en conviens, pouvait sembler impérieuse, laissez cela, je vous en prie.

Elle fit un geste de surprise et, tournant à demi la tête :

— Ah çà mais, qu'avez-vous donc, Roger ?

— Moi ?... rien... rien, bégayai-je, interdit et piqué à la fois du ton hautain de ces paroles. Mais non, ... ce n'est pas bien, ... je ne veux pas...

Brusquement elle fit volte-face.

— Et s'il me plaît, à moi ? répliqua-t-elle froidement.

Elle fit encore de la main un petit geste dédaigneux, et la dent flexible du fouet mordit une fleur, à ma gauche.

— Eh bien, moi, lui dis-je à bout de patience, je ne le permets pas !

Et je voulus arrêter sa main.

Pour m'éviter, elle se recula et, d'un air menaçant :

— Alors, c'est sérieux ? fit-elle en me toisant des pieds à la tête.

— Oui ! m'écriai-je, très sérieux.

Et j'eus le grand tort d'ajouter :

— Vous n'avez pas de cœur !...

Elle pâlit légèrement et, sans répondre une syllabe, elle passa brusquement devant moi en faisant avec sa cravache, mais dans le vide maintenant, un geste bref de haut en bas, comme pour briser un invisible obstacle, et revint à grands pas vers la maison.

Je songeai d'abord à la suivre pour essayer de la calmer ; mais je n'en trouvai pas la force. De plus, j'étais encore sous l'impression de ma sottise colère, pas au point d'ignorer toutefois combien les derniers mots qui m'avaient échappé étaient graves et offensants.

Elle reprenait le chemin que nous venions de suivre, Je ne la perdais pas de vue : pas une fois elle ne tourna la tête. Elle entra bientôt dans l'avenue de noisetiers, s'y enfonça rapidement, et je ne la vis plus.

Ma colère tomba enfin et je commençai à voir clair dans la scène qui avait eu lieu. Je ne trouvai que deux mots pour la résumer : « C'est absurde. »

Rentrer !... et pourquoi ? Que pouvais-je dire ?... Me disculper ? à quoi bon ? Le mal était irréparable... Faire des excuses ? Jamais ! Il m'en eût fallu le courage, et je ne l'avais pas... Attendre me sembla meilleur, quoique moins brave cependant.

Pour réfléchir tout à mon aise et aussi pour laisser libre cours aux événements, je traversai le fourré à quelques pas de là et marchai longtemps au hasard. Je me retrouvai bientôt sur la lisière d'un petit bosquet, à deux cents mètres environ de la grande avenue du château. Ne tenant pas à rentrer encore, je me laissai tomber sur l'herbe et, les yeux tournés vers la maison, j'attendis. Tobie s'étendit à mes pieds.

Quelques instants plus tard, on amenait deux chevaux dans la cour. Mme de Stahl et sa fille descendaient seules les perrons, montaient à cheval et partaient au galop. Mis en éveil au premier bruit, Tobie s'élança à corps perdu, rattrapa les deux étrangères et les poursuivit en aboyant de toutes ses forces.

Quand elle passa devant le bosquet, la jeune fille tourna par

hasard les yeux de mon côté. M'aperçut-elle ? Il se pourrait ; car elle leva de nouveau sa cravache et la laissa vivement retomber sur le poitrail de sa monture. Le cheval surpris se cabra. Pour lui faire entendre raison, elle lui administra une volée de coups de fouet, qui, je le crois bien, se trompaient d'adresse. Sans cesser un instant d'aboyer, Tobie fit la conduite à l'ennemi jusqu'à la grille de l'avenue ; puis il revint à toutes jambes et reprit sa place à mes pieds en grommelant encore, mais d'une voix qui semblait dire : « J'ai fait mon devoir, n'est-ce pas ? Vivons tranquilles désormais. »

Le soleil penchait vers les coteaux ; je me décidai à rentrer.

VI

J'errai un moment autour de la maison et me mis à l'affût des nouvelles. Je redoutais malgré tout l'accueil de ma grand'mère. J'aperçus enfin ma vieille gouvernante qu'on avait envoyée à ma découverte et qui m'avait inutilement cherché dans tous les recoins du château. Je lui demandai ce qu'elle savait.

Elle m'apprit que Mlle de Stahl était revenue furieuse en donnant l'ordre de seller à l'instant les chevaux. Rentrée au salon, elle avait raconté une interminable histoire de haie, de cravache, de fleurs, dans laquelle il était impossible de rien démêler, si ce n'est que je m'étais oublié au point d'insulter ma fiancée. Bien entendu, Mme de Stahl avait pleinement approuvé sa fille. Quant à ma grand'mère, elle se contentait de pousser de temps à autre des exclamations de surprise, en répétant que rien de tout cela n'avait le sens commun, et que certainement j'étais devenu fou : ce qui ne l'empêcha pas de prendre énergiquement ma défense quand, à la fin de son récit, Mlle de Stahl se servit à mon égard d'expressions un peu trop vives.

Je rentrai à demi rassuré. Tenant par-dessus tout à m'expliquer avec ma grand'mère, j'allai droit au salon et ne la trouvai pas. Je passai au jardin ; on ne l'avait pas vue. On m'apprit alors qu'après le départ de ses deux amies, elle s'était retirée

dans sa chambre. Je la fis prier de me recevoir, elle répondit qu'elle était souffrante et qu'elle aimait mieux rester seule.

Moi aussi, je montai dans ma chambre et j'imaginai je ne sais quel prétexte pour n'en point descendre à l'heure du diner. Deux ou trois pensées m'obsédaient ; je me perdais en considérations sur les conséquences de ma sottise colère : tous mes projets tombés à l'eau, ma grand'mère désolée sans doute, et mon bonheur joué sur un absurde coup de tête.

La nuit arriva là-dessus. Me doutant bien que le sommeil tarderait à venir, je m'accoudai à la fenêtre et me remis librement à songer.

Cependant, loin d'exagérer mes idées ou d'irriter mes sentiments, comme elle le fait d'habitude, la nuit, au contraire, vint les modérer. On eût dit que cette nature dont j'avais pris la défense se chargeait maintenant d'alléger mes soucis. Je revoyais de loin, à la clarté des étoiles, les lieux témoins de mon emportement ; ils m'apportaient des sensations si douces, qu'elles effacèrent bientôt jusqu'à l'ombre même d'un repentir quelconque. Je repassai une à une les paroles que j'avais dites, et finalement je n'y trouvai rien à blâmer. Je songeai à ma liberté reconquise, à ma vie ancienne qui allait reprendre son cours paisible dans ces lieux que j'aimais ; et il me sembla que tout ce qui m'entourait, ces prés et ces bois avec leurs millions de bouches qui chantaient dans la nuit, ces arbres et ces fleurs, pénétrés de reconnaissance, prenaient une voix pour me dire : « Rassure-toi ; tu as bien fait. »

« Alors, soit, me dis-je en poussant la fenêtre ; à la grâce de Dieu ! »

Et je me jetai sur mon lit.

VII

Le lendemain, à mon lever, ma grand'mère m'accueillit comme d'habitude. Je compris bien vite son premier coup d'œil : elle cherchait sur mon visage si ma folie de la veille y avait laissé quelque trace. Nous n'eûmes d'ailleurs aucune explica-

tion ; la scène eût probablement tourné au ridicule. Chose pourtant qui me frappa : ni ce jour-là, ni les autres jours, le gros bouquet de fleurs des champs qui figurait au salon de toute éternité, et que ma grand'mère aimait à cueillir elle-même, ne figura plus sur la grande table... Serait-ce par hasard?... ou plutôt voulait-on éloigner tout ce qui pouvait provoquer un souvenir fâcheux?... En tous cas, des jours et des jours s'écoulèrent sans qu'on prononçât au château le nom de Suzanne de Stahl.

Au reste, le temps, ce grand médecin, se chargea, comme de coutume, de tout arranger pour le mieux.

Huit à dix mois après cette aventure, M^{lle} de Stahl épousait un de nos sportsmen le plus en renom, le comte de P., et venait définitivement se fixer à Paris. Elle habite, depuis son mariage, à la porte du parc Monceau, dans un petit hôtel Louis XV, à façade fleurdelisée, qu'on ne le connaît guère plus que sous le nom de « l'hôtel des lis ».

A peu près vers la même époque, je quittais, moi aussi, la province, pour me livrer désormais à mes goûts artistiques, et je me retirais avec ma grand'mère dans son hôtel de la rue de Lille.

Et mon châtement aujourd'hui — car c'en est un, croyez-le bien, et voilà plus de trois ans qu'il dure — est de me rencontrer presque à chaque pas avec mon ancienne fiancée. Le flux et le reflux de la vie parisienne nous ramènent toujours l'un vers l'autre. Au bois, au théâtre, en soirée, si je ne la retrouve elle-même, je n'entends vanter autour de moi que l'esprit, la grâce, la beauté de la comtesse de Per... Halte-là ! j'ai failli la nommer!... Et toujours, quand les accidents de la vie parisienne nous conduisent ainsi l'un vers l'autre, devant ces yeux superbes qui ont tout l'éclat du diamant et sa dureté aussi, devant cette bouche aux plis dédaigneux, cette parole impérieuse et cet air hautain, surtout devant cet esprit railleur, impitoyable, il m'arrive de dire parfois : « Décidément j'ai eu raison »... Mais bientôt, devant ce regard adorable, cette voix chaude, pénétrante, ces formes idéales de statue antique, devant cette grâce indicible répandue sur tout son être, devant ce bien si rare à jamais perdu par le caprice d'un moment, surtout devant le

sourire vainqueur du mari et la compassion attristée de ceux qui savent mon histoire, alors je ne puis que baisser la tête, et la voix bien connue, la voix opiniâtre dont j'ai parlé tout à l'heure, s'éveille en moi comme un remords ou tout au moins comme un regret, et je m'écrie au fond du cœur : « Oui, décidément, j'ai eu tort! »...

Et vous, lecteur, qu'en pensez-vous?...

L. Brethous-Lafargue.

P. S. — Au moment où ces lignes vont être livrées au public, je lis l'entrefilet suivant dans un journal du matin, fort au courant de ce genre d'histoires :

« Petit scandale hier dans un grand salon du quartier Monceau. A la suite de certaines observations qui lui étaient adressées par M. le comte de P..., et qui touchent à un sujet que nous croyons devoir taire aujourd'hui, la belle, mais trop irascible comtesse, dont le caractère emporté n'était connu jusqu'ici que de rares intimes, a jeté son éventail à la face de son mari et, le soir même, a quitté l'hôtel... »

Depuis deux heures environ je me promène sur les boulevards. Le temps est lourd et pluvieux ; mais qu'il fait bon vivre, n'est-ce pas ? et que l'on respire à son aise ! Il me semble parfois que ma poitrine va éclater, et il me prend de folles envies d'embrasser tout le monde. Je viens de rencontrer mon vieil ami Maurice d'Ermont, l'heureux époux, lui, de Fabienne... Je l'interroge adroitement. Il n'est encore au courant de rien... Oui, mieux vaut que tout autre que moi lui en apprenne la nouvelle... Nous nous promenons depuis un moment, bras dessus, bras dessous. Le brave garçon ne comprend rien à ma gaieté, à mon air plaisant et rieur, et voilà trois fois qu'il me dit du ton le plus intrigué du monde :

Que diable avez-vous, mon ami, pour vous frotter ainsi les mains?...

L. B. L.



M. PAUL DESCHANEL,

de l'Académie Française,

PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Le samedi 20 mai de l'année courante, M. Émile Deschanel, professeur au Collège de France et l'un des six derniers sénateurs inamovibles nommés par le Sénat aux termes de la Constitution de 1875, se disposait à continuer son enseignement de la littérature française moderne, quand des salves d'applaudissements répétés partirent de tous les coins de la salle. C'étaient ses auditeurs qui lui témoignaient à leur manière combien ils participaient à sa joie de voir son fils, Paul Deschanel, entrer à l'Académie française.

La voix tremblante d'une émotion qu'il ne tenta même pas d'atténuer, l'éminent conférencier parvint enfin à prononcer ces quelques mots :

— Mesdames et Messieurs, je suis bien touché... de votre accueil si amical... j'en reporterai une bonne part à qui de droit.

Et tandis qu'il reprenait son explication d'un chapitre des *Caractères* de La Bruyère, M^{me} Émile Deschanel, qui s'était glissée incognito dans l'assemblée, sentait son cœur de mère et d'épouse en proie à un noble et doux attendrissement, devant les manifestations d'estime respectueuse envers son mari et l'approbation unanime rencontrée par le choix de l'Académie. A ce moment, elle dut jaillir de sa mémoire, la page enthousiaste où Émile Deschanel saluait la naissance de ce fils dont les succès politiques et littéraires assureraient à son nom une renommée durable, si les *Études sur Aristophane* et le *Romantisme des Classiques*, n'étaient pas autant de titres à l'immortel souvenir de la postérité :

« Profond mystère ! féconde joie, réciprocité de la vie : le fils régénère le père et la mère, il les crée à son tour !... »

..

Ainsi, deux jours avant cette scène toute familiale, bien de nature à resserrer encore les liens de sympathie qui unissent M. E. Deschanel à ses fidèles élèves, l'Académie française, dans sa séance hebdomadaire du jeudi 18 mai, avait procédé à l'élection d'un membre en remplacement de M. Édouard Hervé, journaliste de grand talent, l'un des rares membres de la Presse politique dont on put dire, de l'aveu de ses adversaires, qu'il s'était complu à se servir de sa plume comme d'une épée et avait toujours refusé de considérer le journal comme un terrain de pugilat, tout en sachant défendre brillamment les convictions politiques et religieuses auxquelles il demeura fidèle sa vie durant.

Après la lecture du procès-verbal de la dernière séance, M. Brunetière, qui pré-



Paul Deschanel

PAUL DESCHANEL

Président de la Chambre des Députés

disait, demanda nominativement et successivement à chacun des académiciens présents s'il avait antérieurement promis sa voix, et sur la réponse négative de chacun des Immortels, le vote eut lieu. Au second tour de suffrage, M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, fut élu par 20 voix sur 36 votants.

Le résultat du vote ne causa aucune surprise. Il était convenu que la docte Compagnie réserverait le premier fauteuil vacant à M. Paul Deschanel comme à l'un des hommes que leur genre de talent, leurs habitudes de courtoisie, leur finesse d'esprit et leur goût personnel signalent d'emblée à ses suffrages.

M. Paul Deschanel se trouvait donc destiné à endosser l'habit à palmes vertes un jour ou l'autre. D'ailleurs, ses travaux littéraires comme ses succès oratoires, l'autorité qu'il apporte à présider aux débats de la Chambre comme sa valeur d'homme d'État, donnent à prévoir qu'il ne tardera point à se mettre en évidence dès son discours de réception, et à prendre aux occupations académiques une part aussi brillante qu'aux travaux parlementaires, à s'y distinguer de façon aussi remarquable qu'il le fit lors de son passage dans l'Administration.

Car M. Paul Deschanel a été fonctionnaire, et fonctionnaire modèle. Cela n'étonnera guère que ceux qui ignorent ses qualités de travail et de persévérance, et combien le fils du proscrit de Décembre a pris à cœur de se voir appliquer dans les différents emplois que son mérite lui a valus, la formule célèbre de nos voisins d'Outre-Manche : *The right man in the right place*. C'est à titre de secrétaire particulier de M. de Marcère, ministre de l'Intérieur en 1876, puis de M. Jules Simon, président du Conseil en 1876 et en 1877, que le jeune licencié en droit et es lettres débuta dans la carrière administrative. Il y déploya cette fermeté courtoise et cette amabilité inlassable qui contribuèrent à lui concilier les bonnes grâces des habitants de Dreux (Eure-et-Loir), où il fut nommé sous-préfet. Après avoir erré d'Eure-et-Loir en Seine-et-Marne comme secrétaire général de préfecture, puis de Seine-et-Marne. Dans le Finistère, suivant le déplorable système de l'Administration française qui consiste à donner de l'avancement aux fonctionnaires en les déplaçant de leur poste primitif juste au moment où ils sont le mieux en état de contribuer à la prospérité de la région qui leur est confiée, M. Paul Deschanel donna sa démission de sous-préfet de Meaux pour accepter la candidature à la députation, qui lui était offerte par ses anciens administrés de l'arrondissement de Dreux. Mais son échec contre M. Gatineau, député sortant, lui assura des loisirs nécessaires pour approfondir les questions commerciales et agricoles auxquelles ses études antérieures l'avaient insuffisamment préparé, et lui laissa assez de temps pour fournir une collaboration régulière à la *Revue Politique et Parlementaire*, au *Temps* et au *Journal des Débats*. Ses études sur la *Question du Tonkin*, sur la *Politique française en Océanie*, etc., datent de cette époque.

En 1885, le scrutin de liste remplaça le scrutin d'arrondissement. C'est alors que M. Paul Deschanel, inscrit sur la liste républicaine du département d'Eure-et-Loir, fut chargé de défendre les intérêts de ce département par plus de 37.000 voix.

Il y avait déjà quelques mois que le nouveau député attendait l'occasion de se révéler à la tribune de la Chambre, quand un projet de loi destiné à protéger les céréales françaises contre les blés étrangers vint lui permettre de faire ses débuts oratoires. Dès lors, Paul Deschanel se classa au premier rang des leaders parlementaires et la Presse, applaudissant dans une unanimité rare à ce talent naissant, le salua comme une des futures illustrations parlementaires.

Sans cesser de se faire le défenseur de l'agriculture nationale, M. Deschanel aborda avec le même succès les questions de politique extérieure, surtout celles qui concernaient les intérêts de la France en Orient. Il fut aussi l'un des très nombreux représentants du peuple dont les voix prophétiques signalaient — régulièrement et vainement — les abus invétérés et les errements constants du ministère de la Marine.

Pendant le coup de folie qui entraîna une grande partie du pays derrière le fameux cheval noir du général Boulanger, M. Deschanel n'oublia point ce qu'il devait à ses origines de fils d'un proscrit de Décembre : on le trouva au premier rang du Comité de défense républicaine. L'arrondissement de Nogent-le-Rotrou approuva son attitude en le renvoyant à la Chambre, de nouveau député. Désormais, Paul Deschanel au cours de cette seconde législature s'affirma à chaque discours comme un des maîtres de l'éloquence parlementaire. Lors d'une proposition de loi ayant pour objet d'enlever au jury de Cour d'assises et de déférer aux tribunaux correctionnels la connaissance des délits d'injure et de diffamation commis par la voie de la presse ou de la parole contre les hommes publics, il s'affirma partisan résolu de la liberté de la presse. Mais son intervention dans la discussion soulevée par la grève de Carmaux (1892) lui valut l'hostilité de l'extrême gauche. Il prononça dans cette séance fameuse l'apostrophe restée si vraie hélas ! « La grève est le bouillon de culture du politicien ». Il faut croire M. Deschanel un excellent observateur, puisque de récentes grèves ont démontré la volonté formelle de certains syndicats ouvriers résolus à se passer du concours de leurs élus et décidés à solutionner leurs affaires eux-mêmes.

Nous ne nous attarderons pas à citer les nombreuses harangues prononcées sous les ministères Ribot et Goblet, où M. Deschanel déploya ses brillantes qualités de porte-parole du parti républicain modéré. Ce sont faits assez récents pour être présents au souvenir de tous. Nous ne rappellerons pas davantage que M. Deschanel s'est fait le champion déterminé du principe d'association et de l'extension de la liberté du travail, se développant tous deux, avec « l'intervention de l'État, non pour étouffer l'initiative individuelle, mais pour l'aider, au contraire, comme le tuteur soutient la plante qui s'élève ».

La séance du 10 juillet 1897 mit aux prises, dans une interpellation sur la crise agricole, deux des grands orateurs de la Chambre d'alors : M. Jaurès et M. Deschanel. Enthousiasmés par l'éloquence du député de Nogent-le-Rotrou, ses collègues votèrent l'affichage de son remarquable discours dans toutes les communes. La péroration en est demeurée comme un modèle d'éloquence parlementaire qui fait songer aux beaux jours des Berryer, des Montalembert, des Manuel et des Casimir-Périer :

« Cher paysan de France, éternel créateur de richesse, de puissance et de liberté, éternel sauveur de la patrie et dans la paix et dans la guerre, toi qui tant de fois as réparé les revers de nos armes et les fautes de nos gouvernements, ta claire et fine raison sauvera d'un matérialisme barbare l'âme idéaliste de la France ! »

M. Paul Deschanel a aujourd'hui quarante-trois ans. Réélu encore une fois sans concurrent à Nogent-le-Rotrou, il parvint une première fois à la présidence de la Chambre avec une majorité de dix voix. Le 10 janvier 1899, la Chambre le nommait de nouveau président par 323 voix contre 187 à M. Henri Brisson.

Le voici à l'Académie. On peut dire que son œuvre oratoire y a contribué largement. D'une clarté sans égale et d'une loyauté à laquelle on rend hommage, elle l'a mis rapidement à la tête des Poincaré, des Millerand, des Barthou, de tous ces orateurs dont l'ensemble constitue les jeunes chefs du parti républicain. La compétence réelle de M. Deschanel, qui puise aux sources et dédaigne l'érudition de seconde main, trop pratiquée dans nos Assemblées, et ce au détriment de nos intérêts nationaux, sa politesse de manières, d'autant plus appréciée qu'elle semble détonner dans un milieu peu rebelle à l'invective... passionnée, cette fermeté non exempte d'équité contre laquelle les fractions avancées du Parlement se heurtent souvent dans l'expression violente de leur animosité, cet esprit charitable qui ramène à son sujet l'orateur démonté par les interruptions et où revit parfois la grâce piquante du vieil Athénien,

Émile Deschanel, telles sont les qualités qui font de M. Paul Deschanel un président estimé, un *speaker* écouté..., lorsque les élus du peuple français gardent assez de sang-froid pour suivre ses conseils de sagesse et de modération.

Ces qualités se retrouvent dans la *Question sociale*, dans *Orateurs et Hommes d'État* et dans nombre d'autres ouvrages, comme *Figures de femmes* et *Figures littéraires* où s'affirme avec encore plus de force le talent d'écrivain de M. Paul Deschanel, talent bien français et fait de raison claire et précise, de mesure et d'esprit d'une correction parfaite, qui sut s'inspirer avec bonheur du *Ne quid nimis* des Latins jusqu'en son moindre discours.

Édouard André.

COMMENT M'AIMEZ-VOUS?...

C'était dans le salon austère,
Où sont accrochés mes aïeux.
Un livre à la main, ma grand' mère
A peine avait fermé les yeux ;
Soudain, pris d'une ardeur extrême,
Et vous jetant à mes genoux,
Vous m'avez dit : « Je vous aime ! »
C'est bien, mais comment m'aimez-vous ?

M'aimez-vous avec frénésie,
Ainsi qu'un ténor à succès ?
M'aimez-vous avec poésie,
Comme Delaunay, des Français ?
Serez-vous l'indulgence même ?
Serez-vous grondeur et jaloux ?
Vous m'avez dit : « Je vous aime ! »
C'est bien, mais comment m'aimez-vous ?

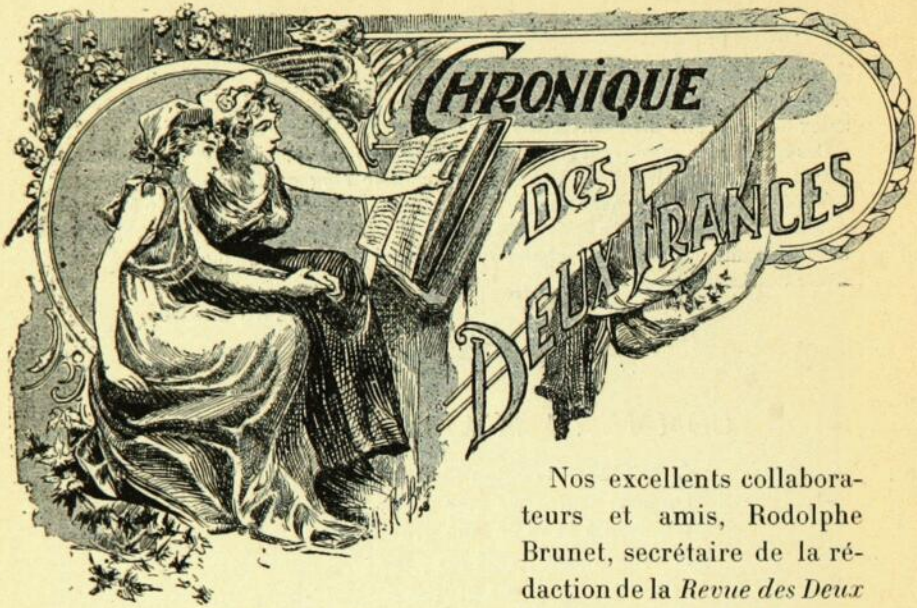
Voyons ! Pour mon moindre caprice
Aurez-vous le respect qu'il faut ?
Je tiens à ce qu'on m'obéisse,
Et ce n'est pas mon seul défaut.
Enfin, me plaire est un problème,
Assez difficile, entre nous.

Vous m'avez dit : « Je vous aime ! »
C'est bien, mais comment m'aimez-vous ?

Ce qu'il faudrait que l'on me jure,
— J'en veux un serment solennel ! —
C'est une tendresse qui dure
Jusqu'au moment d'aller au ciel.
Pour moi, l'amour est un poème,
A la fois sérieux et doux.

Vous m'avez dit : « Je vous aime ! »
C'est bien, mais comment m'aimez-vous ?

Georges Boyer.



Frontispice de Raoul Barré.

Nos excellents collaborateurs et amis, Rodolphe Brunet, secrétaire de la rédaction de la *Revue des Deux Frances* et Arthur Brunet, administrateur à Montréal,

viennent de perdre leur père, M. D. W. Brunet, décédé ces derniers jours à Montréal. Dans la dure épreuve que nos amis traversent et que partage si péniblement leur digne mère, Mme veuve Brunet, s'il est quelque chose qui peut leur donner un peu de consolation, ce sont les témoignages d'estime et de regrets que ce deuil a apportés autour d'eux et que nous partageons tous ici, dans cette maison, où ils ne comptent que des dévouements et des sympathies.

Achille Steens.

*
**

Depuis quelques semaines, déjà, M. le Dr Arthur Rousseau, agrégé de l'Université Laval, de Québec, est reparti pour le Canada.

Le Dr Rousseau est retourné à Québec où il va établir, pour l'Université Laval, un laboratoire de bactériologie et de chimie. Et il donnera des cours spéciaux sur ces matières.

Pendant ses derniers six mois de séjour à Paris, le Dr Rousseau a sérieusement étudié la bactériologie, la tuberculose et toutes les maladies de l'estomac.

Faire des éloges du D^r Rousseau, ne dirait rien de nouveau aux clients qui le connaissent déjà, et son savoir et ses talents suffisent à le poser dans l'esprit de ceux qui n'ont pas encore bénéficié de sa science.

*
**

La messe de la Société Saint-Jean-Baptiste de Paris a été dite, le 24 Juin dernier, à la chapelle des R. R. Pères Oblats, 26, rue Saint-Pétersbourg.

Après quoi, il y a eu une petite réception chez M. Hector Fabre, et déjeuner à l'Hôtel Terminus.

*
**

Dans le numéro de Juin de la *Revue des Deux Frances* où nous avons publié une gravure représentant l'œuvre d'art de M. Philippe Hébert : *Fleurs des Bois*, dont le succès a été grand au Salon de cette année, nous n'avons pu insérer les jolis vers suivants qui nous étaient parvenus trop tard ; mais ils ont un tel parfum de nos grandes forêts canadiennes, que nous nous permettons de les publier aujourd'hui. Ils sont de l'excellent poète, Gonzalve Desaulniers :

« FLEUR-DES-BOIS

Et son cœur fut pris par un guerrier blanc.
Quand la bise mord le bouleau tremblant,
Que la forêt mue,
La fille des bois dans les grands sentiers
Toute seule va de longs jours entiers,
Par son rêve émue.

Ce fut dans la plaine au souffle atédi,
Quand la flambe d'or descend du Midi,
Que lui vint ce rêve.
Près de son ruisseau, le guerrier passa,
Et de loin son œil longtemps caressa
Ses pas sur la grève.

Que lui donna-t-elle au guerrier vaillant ?
Les bois pleins de bruit, les flots babillants,
Pourraient nous le dire.

Mais le doux secret lui sera gardé,
 Car les flots aux bois ont recommandé
 De ne pas médire.

Les mois et les ans ont passé depuis,
 Et la Fleur des Bois qui n'a plus d'appui,
 Dont l'avenir sombre,
 Sourit aux oiseaux dans l'attente encor,
 De la vision qui manque aux décor
 De sa forêt sombre.

Dans les matins blonds, dans les soirs tombés,
 Dans le vent qui fait les joncs recourber
 Et l'arbre farouche,
 On la voit pensive au bord des chemins
 Et les lendemains sur les lendemains,
 Lentement se couchent.

De décembre morne à juin triomphant,
 Quand la sève monte, ou l'écorce fend
 Au souffle du pôle,
 Elle dit sa peine aux grands horizons
 Et marche, oubliant bouvreuils et bisons
 Son arc sur l'épaule.

Cependant plus d'un guerrier donnerait
 Ses plus belles peaux d'élans sans regret,
 Pour un baiser d'elle.
 Mais la fière enfant toute à son passé
 Au vieux souvenir jamais effacé,
 Veut rester fidèle.

Car son cœur fut pris par un guerrier blanc.
 Quand la bise mord le bouleau tremblant,
 Que la forêt mue,
 La fille des bois, dans les grands sentiers
 Toute seule, va de longs jours entiers,
 Par son rêve émue.

GONZALVE DESAULNIERS. »

*
 * *

Le peintre Suzor-Côté vient de terminer le portrait (pastel),
 du jeune fils de notre directeur, M. Steens.

Ce portrait est vraiment bien fait; et c'est encore une attes-
 tation du talent remarquable de M. Suzor-Côté.

Nos félicitations.

*
**

Canadiens et Américains inscrits aux bureaux de la *Revue des Deux Frances*, en juin :

M. Jas. O'Connell, Boston ; Grand-Hôtel.

M^{me} Jas. O'Connell, Boston ; Grand-Hôtel.

Le D^r C.-H. David, Bridgeport ; 3, rue Casimir-Delavigne.

Honorable J.-E. Robidoux, Ministre-Secrétaire Provincial à Québec ; Hôtel Continental.

Honorable Horace Archambault, Ministre de la Justice à Québec ; Hôtel Continental.

M. P. Kennedy, Toronto ; Hôtel Moderne.

M. M. Stock, Toronto ; Hôtel Moderne.

M. C.-P. Mc. Mahon, Philadelphie ; Hôtel de Normandie.

M^{me} C.-P. Mc. Mahon, Philadelphie ; Hôtel de Normandie.

M. E.-J. Mc. Mahon, Philadelphie ; Hôtel de Normandie.

M. Alphonse Le Duc, la Nouvelle-Orléans ; 22, avenue de l'Opéra.

*
**

Les honorables MM. Horace Archambault et J.-E. Robidoux, Ministres du gouvernement Canadien de Québec, nous ont fait l'honneur d'une très aimable visite à la *Revue des Deux Frances*.

*
**

Le très intéressant *Moniteur Maritime*, organe du Syndicat Maritime de France, publie les lignes qui suivent, dans son numéro du deux de ce mois :

« LIGNE DIRECTE FRANCO-CANADIENNE.

« Une société anonyme de navigation franco-canadienne vient de se constituer. Elle a son siège à Bordeaux, 1, Cours du Chapeau-Rouge.

Cette société composée de membres influents tels que le président de la Banque Jacques Cartier, deux sénateurs, le président et le vice-président de la Chambre de commerce française de Montréal et de plusieurs notabilités commerciales du district de Montréal, organisera un premier départ le 15 juillet de Dunkerque et de Bordeaux.

La nouvelle société aura pour agent à Montréal M. Anatole Poindron, agent général d'usines françaises au Canada, et à Bordeaux MM. Georges Chatenet et Jean-Jules Piganeau, sous la raison sociale : G. Chatenet et Cie. n° 1, cours du Chapeau-Rouge.

Elle assurera le fonctionnement de sa ligne en affrétant en location au mois des vapeurs français d'un tonnage inférieur à 2.000 tonneaux, réunissant les conditions suivantes : faible tirant d'eau, vitesse minimum de 11 nœuds avec faux pont et aménagement pour le transport des marchandises et des bestiaux.

La ligne desservira Dunkerque, Bordeaux, Québec et Montréal, et les départs auront lieu de mars à octobre tous les trente jours ; le service d'hiver étant impossible dans le Saint-Laurent à cause des glaces sera continué sur Saint-Jean ou Halifax. »

*
**

Notre fête nationale, la Saint-Jean-Baptiste, a été magnifiquement fêtée à Paris, le 24 juin dernier.

Un grand banquet donné par la *Famille Française*, sous la présidence de M. Louis Herbette, conseiller d'Etat, avait réuni plus de cent personnes au Grand-Véfour.

Nous avons remarqué parmi les Français présents : M. Louis Herbette, conseiller d'Etat ; Bisseuil, sénateur ; Sibille, député ; Colonel Laussedat, membre de l'Académie des Sciences ; notre distingué collaborateur Charles Lemire, résident honoraire de France en Indo-Chine ; le D^r Delaunay, chirurgien en chef de l'Hôpital Péan ; le D^r Robin-Massi, chirurgien adjoint de l'Hôpital Péan ; Cleifti, ancien préfet ; Fernand Faure, conseiller d'Etat ; Laugier, secrétaire général du Conseil d'Etat ; le professeur Apostoli ; Hamelin, auditeur au Conseil d'Etat ; le D^r Foveau de Courmelles ; Benner, l'artiste peintre ; Chekri-Ganen, homme de lettres ; Benner fils, artiste peintre ; Lennery, avocat ; Salone, président de la section canadienne de l'Alliance Française ; Paul Dubois, statuaire ; les artistes : Berne-Bellecour,

Lahens, Paul Legrand, G. Rouillet, de Rutte, Valton, Sauzay ; les ingénieurs : Dronin et Helmann ; Lejeune, avocat ; Roziès, publiciste ; Stuhl, capitaine d'Infanterie ; Simoneau, publiciste ; Tantet, chef des Archives ; Paulin Sasset, président de la chambre syndicale des graveurs ; Arthur Voiron, receveur des Finances ; les libanais : Bejani, Fayard, Jamati, Kausi, Mankaisel, Raad, Saad, Silys.

Les Canadiens présents étaient : les honorables Horace Archambault, Ministre de la Justice à Québec ; J.-E. Robidoux, Ministre-Secrétaire Provincial à Québec ; Hector Fabre, commissaire général du Canada à Paris ; et MM. Edouard Richard, ancien député ; Alphonse Le Duc ; Philippe Hébert ; Rodolphe Robidoux ; de Nevers ; les D^{rs} François de Martigny, Albert Laramee, F. Mercier, Lupien et P. Lajoie ; A. Suzor-Côté ; Panneton, député ; De Georges ; de Varennes ; Anctil ; Paul Fabre ; Bourdon ; le professeur Charles Dion ; L.-T. Dubé ; Bernard ; L. Beaudry, etc.

Et s'étaient fait excuser, ne pouvant assister au banquet : MM. Fallières, président du Sénat ; Laferrière, gouverneur de l'Algérie ; Levasseur, membre de l'Institut ; Benjamin Constant ; le doyen Brouardel ; le professeur le Dentu ; le statuaire Antonin Mercié, de l'Institut ; et Lefebvre, peintre, membre de l'Institut.

M. Louis Herbette, dans son discours, monta les degrés de la plus magnifique éloquence et émerveilla son auditoire par les ressources de son esprit subtil. Non seulement M. Herbette fut éloquent comme toujours, mais davantage encore, peut-être.

Puis, MM. Robidoux et Archambault furent dignes de leur belle réputation d'orateurs spirituels. Chacun fut vivement applaudi ; et les Français distingués, présents là, apprirent quelque chose de nouveau sur le Canada.

D'autres discours furent faits, entr'autres par MM. Hector Fabre, Salone, Bisseuil, Sibile, Simoneau et de Martigny.

Nous ne saurions trop remercier, en lui offrant nos félicitations, l'honorable M. Herbette, l'organisateur aussi patriotique que puissant de ces réunions grandioses qui unissent, dans une même pensée, les Français d'ici et des nôtres du Canada. M. Herbette porte haut et loin l'éclat du nom français dont nous sommes tous si fiers. En lui, nous saluons l'apôtre qui tend les mains,

sachant combien nous unit tous, une même religion d'amour pour la France.

R. B.



Nous avons reçu de M. le secrétaire-trésorier de la *Société Canadienne de Paris*, les résolutions de condoléances suivantes que nous sommes très heureux de publier :

LA SOCIÉTÉ CANADIENNE DE PARIS.

A une réunion spéciale de la *Société Canadienne de Paris*, tenue sous la présidence de M. Edouard Richard, président honoraire de la Société, les résolutions de condoléances suivantes ont été proposées et adoptées par MM. Edouard Richard, le docteur J. H. Chalifoux, Edouard Plamondon, Arthur Bernier, Saint-Georges, P. H. Bédard, C.-H. David, etc.

1° Que la *Société Canadienne de Paris* a appris, avec peine, la mort de M. D. W. Brunet, père de notre président actif, M. Rodolphe Brunet et qu'elle s'associe à son deuil.

2° Qu'elle prie M. Brunet et sa famille de vouloir bien agréer l'expression de ses plus vives sympathies dans cette si douloureuse circonstance.

3° Que copie des présentes résolutions soient transmises à la famille et aux journaux.

Le Secrétaire-Trésorier :

DOCTEUR EDOUARD PLAMONDON.



L'EXPOSITION DE 1900

LES CLOUS

Y aura-t-il un « clou » en 1900 ? Si l'on entend par ce mot le phénomène unique, la colossale et ahurissante attraction vers quoi l'univers afflue ; où tous les jours, pendant six mois, dix mille badauds de toutes les langues et de toutes couleurs apportent leurs vingt sous, nous pouvons répondre aux curieux, dès à présent, que sans doute ce clou là n'existera point.

La tour Eiffel ne sera pas recommencée, il faut en prendre son parti ; mais cela ne veut pas dire que l'Exposition qui se prépare ne doive pas égaler ou même dépasser de beaucoup, par la puissance de l'enseignement et de l'amusement, celle qui l'a précédée.

Elle sera autrement amusante, voilà tout ; et si l'universelle curiosité n'y rencontre pas le « clou » rêvé, en revanche le visiteur y trouvera plus abondantes que jamais et peut-être plus ingénieusement réparties en toutes directions, les occasions de se récréer et de s'instruire.

C'est là, en effet, ce qu'ont recherché les organisateurs de 1900 ; ils se sont appliqués à ce que, du pont de la Concorde au pont de Grenelle, il n'y eût pas, sur tout le territoire de l'Exposition, un coin où le promeneur ne fût assuré de trouver quelque sujet de facile distraction.

Ce n'était pas toujours commode. A côté des expositions d'art, des attractions de tout ordre, des curiosités industrielles qui s'imposent d'elles-mêmes à l'attention du passant, il y a, en toute grande Exposition, la partie réservée aux exhibitions purement techniques, où il est convenu qu'on ne va pas.

C'est entre l'Ecole militaire et les jardins qui bordent la tour que s'édifieront les bâtiments « sérieux », les palais de l'agriculture, de la mécanique, de la chimie, des tissus, du génie

civil, de la métallurgie, de l'enseignement, et beaucoup ont déjà pensé que ce serait là le morceau sacrifié, au point de vue du pittoresque et de l'amusement; le coin d'Exposition où « l'on n'ira pas ». Or, on ira même là! Dès à présent, des dispositions sont prises par la direction de la section française, d'accord avec les Comités d'admission des classes, grâce auxquelles les palais industriels du Champ-de-Mars seront le centre de quelques-unes des attractions vers lesquelles se portera le plus volontiers la foule.

Au hasard, j'en signale quelques-unes.

On sait que l'Agriculture française occupera l'aile du palais des Machines qui s'ouvre sur l'avenue La Bourdonnais. Aux quatre coins de cette exposition seront installées des usines modèles : une minoterie, une brasserie, une raffinerie et un atelier de préparation de vin de Champagne. Au centre, sera le musée centennal de l'agriculture, où l'on reconstituera des types de vieilles fermes françaises; aux abords de l'escalier monumental placé du côté de la salle des fêtes, seront établies une laiterie modèle, une cidrerie, une distillerie : et c'est parmi ces leçons de choses, dans le mouvement joyeux et ininterrompu de ces usines *en marche*, que le visiteur promènera sa curiosité.

Dans le palais de la Chimie, une colossale fabrique de papier fonctionnera; dans celui des Fils, Tissus et Vêtements, une exposition collective des modes modernes sera organisée; la classe entière y concourra. Ce sera une sorte de musée Grévin du vêtement, où des groupes d'hommes et de femmes, disséminés en plusieurs salles, figureront, en toilette du dernier « cri », un cortège nuptial, une soirée parisienne, un luncheon mondain.

Dans le même groupe (côté du musée centennal), on annonce une exhibition de vieux costumes de France extrêmement pittoresque, à laquelle Lyon enverra une collection de soieries anciennes qui sera une des grandes curiosités d'art de 1900.

Le palais du Génie civil trouvera moyen lui-même d'être amusant!

On y a assuré, dès à présent, à l'automobilisme et au cyclisme, une surface de plus de sept mille mètres. C'est là aussi que

l'aérostation « exposera ». Au musée centennal, figurera, considérablement revue et augmentée, une exhibition des moyens de transport d'autrefois — premiers wagons, mongolfières, carrioles de tout format — qui fut une des attractions de l'exposition des Arts libéraux, il y a dix ans.

Au palais de l'Enseignement, l'élément récréatif sera plus varié encore, et plus abondant. Des imprimeries en marche y raconteront l'histoire du livre et du journal. La Monnaie exposera là des balanciers qui frapperont, sous les yeux du public, la médaille commémorative de 1900, que le visiteur pourra emporter après l'avoir vu faire. A la classe des instruments de musique, des auditions seront données qui mettront en ce coin de l'Exposition la gaieté d'un concert perpétuel, tandis que, de son côté, la classe du Matériel théâtral « montera » des restitutions de comédies et de drames anciens dans le cadre de chaque pays et de chaque temps.

Je n'indique que quelques-unes des choses qu'on fera ; et cela suffit à marquer l'infinie variété de celles qu'on pourra faire.

Ajoutons à cela que, grâce au chemin marchant et au chemin de fer à patins qui desserviront à *hauteur d'étage*, l'un les palais de l'avenue La Bourdonnais, l'autre ceux de l'avenue Suffren, un courant de circulation incessant sera entretenu le long des galeries qui jadis restaient désertes, et où cette fois *il faudra passer*, puisque c'est au seuil de ces galeries que wagons et trottoirs aériens déverseront leurs chargements humains.

Enfin, en vue de faciliter l'accès de cette partie supérieure des palais industriels, l'antique escalier sera supprimé presque partout. On remplacera les escaliers par des ascenseurs et des élévateurs du type déjà pratiqué avec succès à Paris, en plusieurs maisons de nouveautés.

Remplir le Champ-de-Mars, et le rendre amusant *partout* : le problème semblait insoluble. Il est, quinze mois avant l'ouverture, presque exactement résolu.

LE CONGRÈS EN 1900

Le Congrès international de Mathématiques. — Un très im-

portant congrès des mathématiciens se tiendra à Paris, à l'occasion de l'Exposition, du 6 au 12 août 1900. La Société mathématique de France s'occupe activement de son organisation. Déjà plus de neuf cents adhérents, de toutes nationalités, ont répondu aux circulaires préliminaires lancées par les organisateurs. Les personnes appartenant aux familles des membres du congrès recevront des cartes d'adhésion à un prix réduit qui sera ultérieurement fixé. Ce congrès fera suite, avec plus d'ampleur, à celui qui a été tenu à Zurich en 1897 et qui a eu un grand succès. Des représentants des académies de Vienne, de Munich et des sociétés de Göttingue et de Leipzig se sont réunis, il y a quelques mois, à Göttingue, afin d'étudier, en vue du congrès de 1900, le programme des questions primordiales intéressant les mathématiciens et qui seront étudiées et discutées à l'occasion de la réunion de l'Exposition universelle.

Le Congrès international de Chimie. — La chimie tiendra, comme on peut le penser, une place très importante à l'Exposition de 1900. Il y aura, notamment, un congrès international de chimie pure et appliquée qui apportera, à cette occasion, avec les développements nécessaires, les principes de son organisation périodique. Rappelons que, dans ce cas, les commissions d'organisation antérieurement nommées ont seulement à être agréées par le commissaire général, conformément aux prescriptions du règlement général.

Le Congrès des Tramways. — Sur l'initiative de M. Francq, ingénieur, un congrès internationale des tramways est en voie d'organisation pour l'Exposition. Il consacrerait, en quelque sorte, l'importance prise par ce moyen de transport et de locomotion, tout en laissant leur domaine spécial, déjà si vaste, aux chemins de fer et à l'automobilisme sous ses diverses formes.

Le Congrès de l'Enseignement agricole. — M. Gomot, sénateur, est nommé président du congrès international de l'enseignement agricole à l'Exposition de 1900.

L'ÉLECTRICITÉ

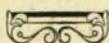
L'électricité est appelée à jouer un rôle double et considérable

à l'Exposition de 1900, en raison du brillant éclairage électrique que l'on prévoit et de l'usage de la transmission de force, ou d'énergie, par l'électricité. L'étude en est poussée très activement et voici quelles sont, d'ores et déjà, les grandes lignes de cette organisation. En thèse générale, l'Exposition de 1900 restera ouverte le soir, comme le fut celle de 1889, mais d'une façon bien plus complète, en ce sens que la plupart des palais (beaux-arts, arts décoratifs, industries diverses), brillamment éclairés, pourront être visités par le public. Cet éclairage électrique des palais et celui, connexe, des jardins, en dehors de ce que fournira le gaz d'éclairage, très lumineusement représenté aussi, nécessitera l'emploi d'une force motrice de 15.000 chevaux-vapeur.

A ce chiffre et pour ce qui concerne l'électricité, il faut ajouter une force de 5.000 chevaux destinés à la production de l'énergie électrique qui sera consommée sous forme de force motrice. Il est entendu, et ce sera une des caractéristiques de l'Exposition de 1900 que, sur tous ses points, même les plus éloignés, les machines exposées seront en fonctionnement sous les yeux des visiteurs. Ce résultat, que l'on n'eût pu atteindre avec des canalisations de vapeur soumises à des refroidissements et à des condensations onéreuses, s'obtiendra tout naturellement grâce aux conducteurs électriques souples et flexibles qui peuvent transporter la force motrice en tous sens à volonté, sans grande déperdition ni perte de charge, lorsqu'il s'agit d'un emplacement relativement restreint tel que le Champ-de-Mars.

La puissance motrice, à transformer en courant électrique, puis à répartir, ne nécessitera pas moins de 200.000 kilogrammes de vapeur par heure. Cette vapeur sera produite à l'extrémité du Champ-de-Mars dans deux cours de 40 mètres sur 117 mètres de surface, et symétriques par rapport à l'Exposition. L'une de ces cours recevra les batteries de chaudières étrangères, et ce sera là déjà une forte intéressante exposition comparative.

R. H.



L'HONORABLE HORACE ARCHAMBEAULT

M. Archambeault est fils de l'honorable M. Louis Archambeault, ancien ministre de l'Agriculture.

D'un esprit clair et lucide, pondéré et brillant, d'une volonté ferme et tenace, d'un jugement prompt et sûr, d'une fidélité éprouvée pour ses amis, mais d'une grande loyauté pour ses adversaires, tel était M. Louis Archambeault pendant les vingt-cinq ans qu'il combattit en frappant d'estoc et de taille, pour son parti.

M. Horace Archambeault représente la personnalité intellectuelle et morale de son père, comme sa personnalité physique.

Aux grandes qualités de ce dernier, il ajoute un immense fonds d'érudition sur les sciences et les lettres, et surtout sur le droit.

M. Horace Archambeault appartient à une famille très distinguée de gens de robe.

Né à l'Assomption, il y a quarante ans, M. Archambeault a pu, sans arrêt, s'acheminer vers les plus hautes sphères politiques, tout en passant bon premier par les écoles classiques et l'Université.

L'avant-dernière décade le vit obtenir les plus vifs succès académiques, universitaires et professionnels.

Admis tout jeune au barreau, après les plus grands honneurs, il conquit vite les suffrages de ses confrères et des juges. Il a



HORACE ARCHAMBEAULT

Ministre-Procureur Général

du Gouvernement de Québec

plaidé devant tous les tribunaux provinciaux, fédéraux et impériaux.

Ce qui distingue ses plaidoeries, avant tout, c'est la clarté et la logique.

Il écrase sans pitié le sophisme de l'adversaire sous le marteau du syllogisme.

Appelé à l'Université Laval, il y professe encore avec un succès incontesté, le droit commercial et maritime.

Il reçut, en 1883, le titre de docteur en droit de l'Université Laval.

Appelé, par l'honorable M. Mercier, à représenter Repentigny, au Conseil législatif, à la place de son père, M. Horace Archambeault s'y est vite montré un parlementaire aguerri, un tacticien habile, un discuteur logique et impitoyable, capable de faire le grand discours qui démolit le ministère, l'objection dangereuse qui fait tuer le bill, et le discours éloquent qui entraîne et enthousiasme.

M. Archambeault est un *scholar*, pour nous servir d'une expression anglaise, tout autant qu'un homme d'Etat.

Appelé au Conseil de l'instruction publique, M. Archambeault s'est consciencieusement consacré, avec l'honorable M. le juge Jetté, aujourd'hui gouverneur de la province de Québec, à élever et à compléter l'enseignement dans les écoles primaires, secondaires et classiques, et à y donner une tournure tout à fait française.

Membre du ministère Marchand depuis sa formation en 1897, M. Archambeault y exerce les fonctions importantes de procureur général (ministre de la Justice).

Représentant du ministère au Conseil Législatif et président de cette Chambre (qui est notre Sénat provincial), il sait trouver moyen de présider, avec tact et impartialité, aux délibérations de ce corps et proposer et défendre devant lui les projets de loi du gouvernement.

Attentif aux affaires de son ministère, il sait encore, durant les sessions, trouver le temps d'assister aux séances des différentes commissions.

Le ministre-procureur général de Québec est un des chefs acceptés du peuple français de la puissance du Canada.

Il est libéral, cela va sans dire; tous les ministres du cabinet Marchand le sont.

Pressentant qu'une lutte suprême aura lieu, dans le prochain cycle, pour le maintien ou l'abolition des lois françaises, dans la province de Québec, M. Archambeault se prépare à la lutte pour leur conservation, suivant les prescriptions des traités et de la constitution.

Il est autonomiste.

Voilà un mot vide de sens dans un État homogène, mais qui a une grande signification dans une confédération ou un État multiple.

Être autonomiste dans Québec, c'est comprendre que son peuple regrette et regrettera à jamais d'avoir abandonné les plus belles routes maritimes et les plus riches pêcheries de l'Amérique du Nord, s'il ne conserve pas même, en retour, le corps de lois qui ont régi ses ancêtres.

L'abolition de la langue suit l'abolition des lois; puis l'évanouissement des croyances et des traditions nationales marque à son tour l'avènement de la race innommée.

Le procureur général a compris tout cela.

Aussi, qu'il demande à l'histoire et aux législations comparées des renseignements et des préceptes sur l'instruction publique, comme il l'a fait, dans un discours célèbre, durant la dernière session de la Législature, ou qu'il revendique fièrement, devant les chambres et les tribunaux, le maintien, dans leur intégrité, des lois françaises et des garanties constitutionnelles de la province de Québec, le peuple le comprend et l'applaudit à outrance.

Telles sont les notes biographiques, que nous désirions communiquer aux lecteurs de la *Revue des Deux Frances*, sur l'honorable M. Horace Archambeault, qui fait, en Amérique, avec éclat, métier de bon enfant de la France et de loyal sujet de l'Empire Britannique.

Canadien-Français.



Danse au soleil couchant

A Louis Prunière

Le bois est recueilli, la plaine est nonchalante
Et va s'élargissant, immense à l'horizon.
Un frisson a vibré dans l'herbe étincelante :
C'est le furtif essor de l'ombre d'Atalante
Qui revient pour courir le soir sur le gazon,
Et ses compagnes sont des vierges fugitives
Dont le vol est plus doux qu'un souffle sur les blés,
Et plus frais le parfum que les haleines vives
Des zéphyr embaumés aux rosiers de tes rives,
O molle Procida, chère à nos cœurs troublés !
Lors un chœur invisible aux grâces infinies
S'élance et se poursuit ; mille fuyants détours
En défont et refont les souples harmonies :
C'est la danse sacrée, en ce soir rajeunie
Que les filles d'Hellas dansaient aux anciens jours.

CHANT

« Allez mes sœurs, allez sur la terre vermeille ;
O soleil, roi du ciel, nous venons te revoir.
Comme on arrose d'eau les fleurs dans les corbeilles,
Du radieux couchant virginales abeilles,
Belles nous nous baignons aux rayons de ton soir.

« Courez mes sœurs, courez sur l'herbe frissonnante ;
Tressez la fantaisie étrange de vos pas,
Et comme un lierre épand ses nappes débordantes,
Laissez flotter les plis de vos robes trainantes
Sur ce printemps en fleur qui vous aime tout bas.

« Volez, mes sœurs, volez comme les hirondelles,
Comme le jeune essaim des rêves bien-aimés ;
Et comme la navette aux caprices fidèles
Entrelacez l'essor éperdu de vos ailes
Parmi le crépuscule et les airs embaumés. »

Dans le soir qui descend, charmé d'odeurs divines,
Le chœur délicieux se dérobe et se perd
Et son frisson qui va de la plaine aux collines
Ressemble aux tintements des vagues cristallines,
Echo mourant des voix exquisées de la mer.

Et le soleil répand du haut des cieus en fête
Les plis mélodieux de ses longs voiles d'or.
Une rose leur couronne le Taygète,
Le mont neigeux et beau dont la blancheur reflète
Cet éblouissement d'un astre qui s'endort.

A Fleury.

GENS DE L'ANCIEN RÉGIME

(Suite et fin) (1).

Lorsqu'il recherchait M^{lle} Crozat du Châtel, elle n'avait guère des espérances de fortune, son bien se trouvait disputé par des parents. Choiseul ne veut pas attendre la décision du procès, qui, le lendemain même du mariage, est perdu. Loin de s'affliger, il console sa belle-mère, et, avec son beau-frère, le duc de Gontaut, appelle de la sentence rendue contre eux. Le duc de Gontaut était fort épris alors d'une M^{me} Rossignol, femme de l'intendant de Lyon ; il en parlait sans cesse à Choiseul et répétait continuellement : « Mon frère, croyez-vous que M^{me} Rossignol m'aime ? » Le jour où l'on jugea leur procès en première instance, ils entendirent prononcer la sentence qui les ruinait ; tandis qu'on la lisait, Choiseul se pencha vers son beau-frère et lui dit à voix basse : « Mon frère, croyez-vous que M^{me} Rossignol vous aime ? » Et tous deux de partir d'un fou rire qui sembla fort singulier au public et aux juges. Un arrêt de la grand'chambre rendit à Choiseul les biens de sa femme.

Il entre dans la faveur de M^{me} de Pompadour par un trait assez noir, il tombe devant une autre favorite. Poussé par sa sœur, l'altière duchesse de Gramont, qui le domine complètement, il déclare la guerre à la Du Barry, essaie d'empêcher sa présentation à la cour, ameute les parlements, les philosophes, les salons, fait pleuvoir épigrammes, libelles, brocards de toute

(1) Voir la *Revue* de juin 1899.

sorte (1). Dès que celle-ci se montrait, on fredonnait les couplets qui couraient les théâtres et les rues : on tournait en ridicule les très rares grandes dames qui consentaient à devenir ses *soupeuses* et ses *voyageuses*. La duchesse de Choiseul elle-même se prononça violemment contre la Du Barry, parce que, jalouse de l'influence de sa belle-sœur, elle ne voulait pas que son mari la crût moins ardente à servir ses desseins ; et Walpole l'avertit finement un jour qu'elle semblait solliciter son approbation : « Je pense que tout cela est à merveille pour M^{me} de Gramont ; mais vous, madame, vous n'avez pas les mêmes raisons d'être si scrupuleuse ». Vainement la favorite usa-t-elle de longanimité, vainement fit-elle dire au duc que, s'il voulait se rapprocher, elle ferait la moitié du chemin, que c'étaient les maîtresses qui chassaient les ministres et non les ministres qui renvoyaient les maîtresses ; vainement Louis XV, qui détestait les nouveaux visages et croyait Choiseul indispensable, lui recommanda-t-il de se défier de ses entours et des donneurs d'avis : le duc, *poussé par ses femmes*, persistait à braver la favorite, se mettait à chaque instant sur le bord du précipice. A la vérité, il commençait à trouver que la *coquine* lui donnait bien de l'embaras, mais il gardait une si belle assurance et déployait une telle verve que M^{me} du Deffand, après un souper avec lui, écrit à Walpole : « Il sera comme Charles VII ; on ne peut perdre un royaume plus gaîment ».

Trois hommes mènent la campagne contre lui : Richelieu, l'ami *à pendre et à dépendre* ; d'Aiguillon, qui est du dernier bien avec la favorite, au *mieux mieux*, comme on disait alors ; Maupeou, l'homme au visage vert, à *la biaurrade*, au caractère retors, énergique, sans scrupules, qui appelait M^{me} du Barry : ma cousine, et rêvait de faire *le coup de deux*, de détruire à la

(1) Un jour, par exemple, on parlait de rage chez la Du Barry, et l'on citait le mercure comme le meilleur remède. « Je ne sais, demanda-t-elle, ce que c'est que le mercure ; je voudrais qu'on me le dit ». Cette ignorance, affectée ou réelle, fit sourire, on la raconta à M^{me} de Luxembourg, qui observa méchamment : « Ah ! il est heureux qu'elle ait son innocence mercurielle ». Dans les salons et dans la rue, dans les pamphlets et les chansons, Maupeou n'était pas davantage épargné. On vendait publiquement des galons dits *galons à la chancelière*, parce qu'ils étaient faux et ne rougissaient pas ; on dessinait le long des murs des potences avec un homme accroché, au-dessus cette inscription : *le chancelier*.

fois Choiseul et d'Aiguillon. Soufflée, guidée par eux, la comtesse ne cesse de peindre le duc comme l'âme d'un parlement ambitieux, usurpateur, capable de renouveler la tragédie de Charles I^{er} d'Angleterre ; elle répète à *la France* (Louis XV) la leçon des oranges avec lesquelles elle faut sauter le cabinet : « Saute, Choiseul ! Saute, Praslin ! » Le mot est espiègle après le renvoi de son cuisinier qui avait quelque ressemblance avec le ministre : « Sire, j'ai renvoyé mon Choiseul ! »

Aux petites causes les grands effets, affirme le proverbe. Les petites causes ne déterminent que les petits hommes, mais parfois elles sont suivies de grands effets, et le vulgaire les rattache les unes aux autres, parce qu'il ne regarde guère au-delà de l'heure présente.

Le 24 décembre 1770, Choiseul reçoit l'ordre de donner sa démission, de se retirer à Chanteloup ; une autre lettre, également de la main du roi, lui apprenait que, sans M^{me} de Choiseul, il l'aurait frappé plus durement en l'exilant ailleurs : dernier hommage de Louis XV aux vertus d'une femme qui faisait un rempart à son mari jusque dans la disgrâce. Le duc supporta le coup avec une sérénité merveilleuse ; il dormait, suivant son habitude, après son dîner, quand on lui apporta la lettre de cachet : il la lut, referma ses rideaux et se rendormit tranquillement. Mais le public prit fait et cause pour ceux qu'il regardait comme les victimes de la morale outragée, et leur départ ressembla au triomphe d'un César rentrant à Rome après avoir conquis un nouveau royaume. L'enthousiasme se traduisit de mille manières : par des portraits et des médailles, par des tabatières où figuraient d'un côté le buste de Sully, de l'autre celui de l'exilé (ce qui donna lieu au joli mot prêté à Sophie Arnould) : « Tiens ! on a mis ensemble la recette et la dépense ! » Voltaire exprimait, dans une courageuse épître, des regrets presque universels. Et, comme pour marquer d'un trait caractéristique l'époque et le personnage, pour tempérer l'ardeur des haines en laissant une place à la courtoisie, Choiseul, quittant Versailles, aperçut la belle-sœur de la Du Barry à une fenêtre du palais, s'imagina reconnaître celle-ci, et salua en envoyant du bout des doigts un baiser. Sur quoi la favorite

remarqua, avec un accent de regret : « S'il voulait seulement monter mon-escalier, il ne partirait pas (1) ! » Peut-être le duc réfléchissait-il qu'il avait bien légèrement ouvert les hostilités et qu'il lui eût été facile de jouer le jeu qui avait si bien réussi avec M^{me} de Pompadour (2).

Le triomphe du départ se poursuit jusqu'à Chanteloup, résidence magnifique située à six kilomètres d'Amboise dont les châtelains font les honneurs avec le faste que connaissent déjà les habitués de leur hôtel de Paris (3). Le premier qui osa demander à Louis XV l'autorisation d'aller les voir, reçut cette réponse : « Je ne le permets ni ne le défends. » On l'interpréta comme une tolérance, la mode s'y mit, et Chanteloup devint le pèlerinage obligatoire des gens du bel air. Spectacle nouveau ! Versailles et Compiègne désertés, la faveur royale ne semblant plus le but suprême de la vie, cette faveur royale dont la perte faisait mourir de douleur un courtisan au temps du grand roi ! Quel sujet d'étonnement pour Louis XV, lorsque Chauvelin, son capitaine des gardes, sollicita la permission de se rendre à Chanteloup : « Mais il n'était pas de vos amis, observa le prince. — C'est à cause de cela, sire, répliqua fièrement Chauvelin ! » L'attraction était telle, que le roi devint lui-même curieux d'apprendre ce qui se passait chez le duc et qu'il demandait souvent à ceux qui en revenaient : « Que dit-on à Chanteloup ? » Et non-seulement amis, inconnus s'y précipitaient, mais on se réconciliait tout exprès pour faire ce voyage, et M^{me} de Luxembourg, brouillée naguère avec les Choiseul, était reçue avec

(1) Voir, dans Dutens, le récit d'une visite de Choiseul à la Du Barry en 1783. (*Mémoires d'un Voyageur qui se repose*, t. II.) Le vicomte de Ségur attribue au duc ce mot charmant, comme la comtesse lui rapportait un ordre de Louis XV, qui avait ajouté qu'il ne changerait jamais : « Oui, madame ; mais, en disant cela, le roi vous regardait. » D'autres en font honneur au duc de Nivernois.

(2) Dans une lettre au comte de Riocour, de l'Isle note cette piquante réflexion du comte de Broglie, à propos de ces départs et arrivées de ministres : « Pour si sage, pour si réservé, pour si vertueux que le roi puisse le choisir, dès qu'un d'eux est nommé, il part, il fait en route de bons projets ; il arrive à Versailles avec sa belle âme ; mais, à l'entrée du château, un petit diable se trouve là qui lui seringue dans le corps une âme de ministre, et le lendemain il ne vaut pas mieux que les autres. »

(3) « Tout le monde se prépare à vous aller voir ; Compiègne sera désert, c'est à Chanteloup que sera la cour. Chantilly, Villers-Cotterets n'auront que vos éclaboussures. » (Lettre de M^{me} du Deffand à Barthélemy.)

tendresse, « parce que c'était pour eux un nouveau rayon de gloire, dit Walpole, et qu'ils en sont ivres. » Afin de laisser un souvenir durable de tant de marques d'affection, le duc fit élever une espèce d'obélisque chinois de sept étages, surnommé *la Pagode*, et graver sur des plaques de marbre, à l'intérieur, les noms de tous ses visiteurs : les mots *reconnaissance* et *amitié*, inscrits en caractères bizarres, couraient l'un après l'autre dans toute la partie circulaire de ce bâtiment, construit en pierres de taille, haut de cent vingt pieds, et qui ne coûta pas moins de 40.000 écus. « Il n'est donc pas possible de rendre cet homme-là malheureux ! » s'écriait avec dépit la princesse de Marsan, l'Egérie du parti des dévots. Et en effet il n'est digne que d'envie et point de pitié.

Chasses à courre et à pied, promenades, parties de pêche et concerts sur l'eau, où le duc de Guines « joue de la flûte comme Blavet, » où sa fille, la duchesse de Castries, « touche de la harpe mieux que David, » comédies, musique, bibliothèques, collections superbes de gravures et de médailles, conversations charmantes, tournois poétiques, tric-trac, dés, billards, volants, pharaon, biribi, lotô, trou-madame, tout était combiné pour la joie et le bonheur des hôtes de céans. Pour amuser son mari, la duchesse apprend le clavecin et elle arrive à jouer la comédie en perfection : les principaux acteurs du théâtre de Chanteloup sont MM. d'Usson, de Mun, d'Ayen, d'Onésan, Mmes de Tessé, de Chauvelin, de Poix ; en juillet 1773, ils donnent *les Fausses Infidélités*, *le Tartufe*, *l'Esprit de contradiction* de Dufresny, *le Médecin malgré lui*, *la Métromanie*, *l'Impromptu de campagne*, *l'Avare*, *la Mère jalouse*, *la Jeune Indienne* ; et du coup voilà le *grand-papa* (Choiseul) réconcilié avec les troupes de province. Pas de règle, aucune trace de cette forte discipline que quelques femmes font prévaloir dans leurs salons ; la règle, au sentiment de la duchesse, est une entrave, et le plaisir n'en veut point. Toujours contents de l'instant présent, hôtes et châtelains ne forment pas de projets pour celui qui lui succède, car « les projets ne sont que le désir du mieux-être, fondé sur l'inquiétude du présent » ; et ils passent chaque jour à faire et dire les mêmes choses, sans croire se répéter. Le temps les pousse,

ils le lui rendent bien, et il les emporte si vite que l'abbé Barthélemy croit toujours être arrivé de la veille. Le duc, pendant une petite maladie, se fait lire des contes de fées, toute la société se met à cette lecture, qu'elle trouve aussi vraisemblable que l'histoire moderne; ensuite, c'est un cerf-volant qui fait son bonheur et Mme de Lauzun qui l'émerveille par son habileté à préparer les œufs brouillés. Un autre amusement consiste à écrire en particulier des vers en n'indiquant que la première lettre de chaque mot, suivie d'autant de points que le mot contient de lettres, et l'on donnait à deviner. Et quelle aimable compagnie! D'abord les *inamovibles* : Boufflers, de l'Isle, l'abbé Biliardi, le grand abbé. Puis les hôtes momentanés, les amis qui passent un mois, six semaines à Chanteloup : le prince de Bauffremont, le duc de Gontaut, Lauzin, Besenval, Voyer d'Argenson, les Beauvau, les Du Châtelet, la marquise de Castellane, le baron de Gleichen, Caraccioli (1), du Buc, M^{mes} de Luxembourg, d'Anville, de Coigny, de Brione, de Fleury, d'Ossun, de Simiane, les archevêques d'Aix, de Toulouse, l'évêque d'Arras, cent autres encore. Rarement la duchesse a moins de quinze ou vingt personnes, elle sait que tout ce flux et ce reflux mondain charme son mari et se résigne à paraître la plus heureuse des femmes; mais tout bas, bien bas, elle confesse à M^{me} du Deffand que ce tumulte délicieux la fatigue et parfois l'ennuie; son appartement est la grande rue de Chanteloup; obsédée du matin au soir, elle ne sait où fuir pour vaquer à ses affaires, ou à ses

(1) Comme l'abbé Galiani, le marquis de Caraccioli réunissait en sa personne toute la comédie italienne. Il a, prétendait-on, de l'esprit comme quatre, gesticule comme huit et fait du bruit comme vingt. Son caractère est franc, il a de la noblesse et de la bonté; il est savant, il est bouffon, conte de jolies histoires; il a des traits, du raisonnement, du galimatias, du comique, une tête fort logicienne, se montre fort enthousiaste de la musique italienne, des philosophes, grand admirateur de la princesse de Beauvau; bref, un mélange de toutes sortes de choses différentes, excepté des mauvaises; un orchestre nécessaire dans un salon, et, remarque l'abbé Barthélemy, un de ces hommes qui s'en vont toujours et ne viennent jamais. Quelqu'un le définit plaisamment : une cervelle de singe dans une tête de veau. C'est lui qui disait, avec une bonhomie malicieuse, que le duc d'Orléans, ne pouvant faire M^{me} de Montesson duchesse d'Orléans, s'était fait M. de Montesson. Avant d'être venu à Paris, observait-il encore, je me faisais de l'amour l'idée du monde la plus séduisante; je me le peignais comme un dieu charmant; je croyais vraiment lui voir des ailes d'azur, un carquois brillant, des flèches d'or. J'ai bien ouvert les yeux : j'ai vu que ce n'était qu'un vilain petit Savoyard qui courait le matin, laissant des billets de porte en porte.

plaisirs en écrivant à ses amis, ou pour les voir s'il lui en reste dans la maison. Son âme use son corps, et la marquise la compare à cette sainte qui prenait pour son compte les douleurs des personnes qui l'en priaient.

Le plus gai de tous, le plus amusant, c'est le duc de Choiseul, installé devant son métier à tapisserie, évoquant les souvenirs de son ministère de douze ans, passant au fil de l'épigramme les hommes et les choses, *le tripot de la cour* et le roi lui-même, qui « serait un si bon roi s'il n'avait tant de côtés d'un mauvais ». Comme les membres du parlement Maupeou servaient de cible aux plaisanteries de l'opposition, le duc raconte un jour la démarche imaginaire ou réelle d'un plaideur. Il désire rendre son rapporteur favorable dans une contestation de limites, et lui tint cet éloquent discours : « Monsieur, si vous m'accordez un instant d'attention, je vais vous convaincre qu'il n'est pas possible que j'aie tort. Voici ma terre et mon château (il en trace le chemin avec des pièces d'or et figure le château avec une pile de doubles louis); ceci est mon parc, et voici un grand chemin (aussitôt une longue traînée d'or) qui conduit à un moulin (le plaideur entasse une forte colonne); là est un bras de rivière (il en fait le Pactole), ici est la terre de mon voisin (nouvel amas du précieux métal). Vous voyez, à cette heure, combien je suis fondé dans mes prétentions; si vous le permettez, monsieur, je vous laisserai ce petit plan afin que vous y réfléchissiez plus à loisir. » On juge si l'anecdote servit de texte à d'ironiques commentaires.

Bien que chacun de ses amis crût Choiseul à la veille de rentrer au pouvoir, il semble avoir dit un long adieu à la politique, conduit lui-même, pour se distraire, une ferme de douze cents arpents, bâtit, défriche, achète et revend des troupeaux, trouve en lui tous les goûts qui peuvent remplacer les grandes occupations.

Choiseul est agricole, et Voltaire est fermier.

Il creuse une pièce d'eau d'un demi-mille, d'où l'on voit sept allées à perte de vue, perçant la forêt d'Amboise adossée au jardin; il est enchanté de conduire ses hôtes aux étables, aux

basses-cours, de faire avec eux le tour du propriétaire, un tour qui devait durer quelque temps, si l'on songe que quatre cents personnes environ vivaient, dans le château et les communs, de la paie du maître; que la table (1) absorbait 30 moutons par mois, 4.000 poulets par an, et que le seul article du pain montait à 300 livres par jour. Toute la maison était habituée à un ton de politesse particulier, si bien que Cheverny entendit le gardien des porcs répondre, chapeau bas, à une question sur leur hygiène : « Monseigneur leur fait bien de l'honneur, ils se portent tous à merveille. » Chose admirable ! Les serviteurs semblaient rivaliser de dévouement avec les amis. Le duc, voulant diminuer un peu ses dépenses, annonça à son maître d'hôtel qu'il n'aurait plus besoin d'un homme dont le talent ne devait pas demeurer enfoui à la campagne. Et Lesueur de répliquer aussitôt : « Cependant, monsieur le duc, il vous faut au moins un marmiton, et je vous demande la préférence. » Ayant à remplacer le concierge du château, M^{me} de Choiseul propose cette place à un valet de chambre qu'elle désirait récompenser. « Je n'en veux point, dit vivement Champagne, je suis à vous depuis vingt-deux ans, et si mes services vous sont agréables, je ne vous demande que la permission de les continuer. — Mais, Champagne, vous serez également à moi, vous ne sortirez pas de la maison. — Non, madame, je ne puis m'y résoudre ; j'entre quarante fois chez vous ou dans le salon chaque jour, j'y vois mes maîtres; quand je serai dans la conciergerie, à peine pourrai-je les apercevoir. — Mais on dit que cette place est meilleure que la vôtre; je ne suis pas en état de faire votre fortune, je ne puis pas même vous donner des gratifications comme je le désirerais. — Et qu'ai-je besoin de fortune ! Est-ce que je vous demande quelque chose ? Que j'aie une croûte de pain et votre service, je ne souhaite rien de plus. » Des larmes abondantes lui coupèrent la parole. La duchesse ayant raconté le trait, tout le monde félicita Champagne, qui répondit très simplement que c'était

(1) Outre la table du duc, un chevalier de Saint-Louis, écuyer de la duchesse, tenait une seconde table, servie comme la sienne, pour recevoir les personnes d'un certain rang qui venaient pour affaires et qu'on n'admettait pas à la première, et il y avait encore trois autres tables, sans compter les gens de livrés. Tel était le train des grandes maisons d'autrefois.

la seule occasion pour lui de témoigner son attachement à ses maîtres.

Parmi les fidèles de Chanteloup, figurent deux personnages originaux et peu connus, le baron de Gleichen et M. du Buc. Né en 1735, à Nemendorf, chambellan de la margrave de Bayreuth, Gleichen entra, grâce à la protection du duc, au service du roi de Danemark, fut ministre pendant trois ans en Espagne, en France de 1763 à 1770; on l'envoya ensuite à Naples, à Stuttgart, et après sa mise à la retraite, il se retira à Ratisbonne où il écrivit de piquants souvenirs (1) et mourut en 1807. C'était un homme d'esprit, mais fort silencieux, qui ne prenait la parole que lorsqu'il croyait avoir une pensée intéressante à exprimer : on disait qu'avec lui les interlocuteurs avaient l'air de servir seulement de remplissage. Après le dîner, écrit Barthélemy, il se place auprès de la grand'maman, ou il ferme les yeux, la bouche, les oreilles, et reste impassible. Une autre fois l'abbé le définit plaisamment : une espèce d'aventurier qui va de pays en pays, débitant ses agréments et son esprit, et quand il a gagné tous les cœurs dans une ville ou dans un château, il les laisse là et s'en va d'un autre côté. C'est le type de l'adorateur discret et dévoué.

Les recherches hyperscientifiques, l'alchimie, le passionnaient : Saint-Germain, Cagliostro, Lavater, Saint-Martin, avec leurs systèmes et leurs incursions dans l'inconnu, exerçaient une vive attraction sur son intelligence. Assez mélancolique et

(1) Gleichen avait une chatte fort intelligente, toujours occupée à se mirer dans la glace, à s'en éloigner pour s'en rapprocher en courant, et surtout à gratter autour des cadres, comme pour satisfaire une curiosité. Un jour, il établit son miroir de toilette au milieu de la chambre, afin de lui procurer le plaisir d'en faire le tour. Elle commença par s'assurer, en s'approchant et se reculant, qu'elle se trouvait devant une glace pareille aux autres. Elle passa derrière à plusieurs reprises, courant toujours plus fort; mais, voyant qu'elle ne pouvait atteindre ce chat prompt à lui échapper, elle se plaça au bord du miroir, et, regardant alternativement d'un côté et de l'autre, elle s'assura que le chat ne pouvait être ni avoir été derrière le miroir; ainsi, elle se persuada qu'il devait être dedans. Pour le constater, elle se dressa en allongeant ses deux pattes, afin de tâter l'épaisseur, et, sentant qu'elle ne suffirait pas à renfermer un chat, elle se retira tristement, convaincue qu'il s'agissait d'un phénomène au-dessus du cercle de ses idées; et dorénavant elle ne regarda plus aucune glace. Plus sage que les hommes, qui ne mettent aucunes bornes à leurs recherches, Ermeline parut à Gleichen avoir été le *Kant des chats*.

porté à la tristesse, il écrivait à la duchesse, à l'abbé, des lettres qui leur semblaient des chapitres détachés des lamentations de Jérémie, ne se sentait vraiment heureux qu'en France, et aurait volontiers répondu comme Caraccioli, nommé vice-roi de Sicile et félicité par le roi : « Ah ! sire, la plus belle place du monde sera toujours pour moi la place Vendôme. » L'ennui de Copenhague lui paraissait plus terrible encore que l'ennui espagnol ou l'ennui napolitain : « Il est aussi épais que l'eau qu'on y boit et l'air qu'on y respire. » Et vainement M^{me} de Choiseul lui indique-t-elle sa recette contre l'ennui, contre la tristesse : se les cacher à soi-même, vainement observe-t-elle qu'il n'appartient qu'à Hercule seul de vaincre la chimère, que le ciel nous a donné les passions comme les ressorts de notre âme et non comme ses tyrans; Gleichen était persuadé, non guéri. C'est que la mélancolie, l'ennui, sont plus que des défauts, des maladies organiques du caractère qui attaquent la volonté et l'empêchent de réagir contre elles; maladies qui admettent des tempéraments, des palliatifs, auxquelles les médecins de l'âme administrent bien rarement des remèdes efficaces. Conseiller à un homme mélancolique de se voiler à lui-même sa tristesse, c'est proprement une pétition de principes, c'est résoudre la question par la question : et puis la mélancolie a ses bienfaits, sa grandeur et presque sa sainteté. Combien ne lui devons-nous pas de chefs-d'œuvre !

M. du Buc avait été premier commis à la marine : il avait un esprit subtil, tourné vers la métaphysique, que M^{me} de Choiseul, assez portée elle-même à disséquer ses idées, à remonter à la sources des choses, appréciait infiniment. La marquise du Deffand lui reprochait de l'élever, même dans les matières les plus terrestres, au-dessus des nues, d'où elle mourait de peur de tomber, et où il lui semblait qu'on la tenait suspendue par les cheveux. « Oui, répondait la duchesse, il est quelquefois dans les nues, mais quand il descend sur la terre, il apporte des fruits du ciel, c'est-à-dire des vérités. — Mais, repartait la petite-fille (1), je lui trouve un peu de prestige; il éblouit plus qu'il

(1) La mode est alors aux sobriquets. Ainsi, dans la société des Choiseul, on appelle la duchesse, *la grand'maman*; le prince de Beauvremont, *l'Incomparable*;

n'éclaire. Ne prétend-il pas que l'esprit de Voltaire est un peu superficiel? » Et la grand'maman d'approuver ce jugement, bien que Voltaire soit son auteur préféré, à cause de son goût et de son universalité. Quant à la lumière de son ami, ce n'est nullement du prestige, et la preuve, c'est que personne ne donne plus à penser que lui, et qu'il a souvent le mérite de dire des choses évidentes qui n'ont jamais été dites. D'ailleurs M. du Buc rendait justice à Voltaire. Il a presque toujours imité, remarquait-il, mais avec quelle supériorité! Il est comme le faux Amphitryon; quoique étranger, c'est toujours lui qui a l'air d'être le maître de la maison. Et ne serait-ce pas comme Jupiter, parce qu'il était Dieu chez lui? — Un jour, étant tombé malade à Chanteloup, du Buc fit à son domestique une réponse qui enchantait les châtelains : ce serviteur, très dévoué à son maître, le pressait de se faire transporter chez lui, tandis qu'il en était encore temps. « Comment! répondit celui-ci, bien loin de songer à m'en aller d'ici, je m'y ferais apporter si j'étais malade chez-moi. » Il prétendait que le bonheur n'est autre chose que l'intérêt dans le calme et qu'un homme parfait est celui qui ressemble à tout le monde, et à qui personne ne ressemble (1). Après une lecture de l'abbé Delille, il lui adressa ce compliment : « Vous m'avez reconcilié avec la poésie et brouillé avec les poètes. » Il excellait aussi dans les portraits parlés, dans l'art de peindre les personnes en quelques traits incisifs, avec des observations qui du premier coup révélaient un moraliste ingénieux et profond. Et, malgré ses réserves, la marquise ne peut s'empêcher d'observer que si l'on écrivait exactement ses causeries, sans en omettre une syllabe, il faudrait intituler ce livre : *Buconiana*. Comment ne pas regretter que ces conversations, si fortes de choses, n'aient pas eu leur Tallemant des Réaux, qu'un homme que des juges compétents appelaient un

le prince de Beauvau, *le Grammairien*; Mme de Gramont, *la Dame de province*; Mme de Choiseul de Betz, *la Petite Sainte*; M. de Choiseul-Gouffier, *le Grec*; la princesse de Beauvau, *la Dominante* ou *la Mère des Macchabées*, etc. La marquise décerne à Barthélemy le titre de *Sublime en fables*; celui-ci riposte par la distinction de *Sublime-Tonneau*, « qui vaudra bien celui de *Sublime-Porte*. »

(1) « La curiosité, pensait du Buc, est suicide de sa nature et l'amour n'est que curiosité. »

des plus grands esprits de France, n'arrive à nous que par quelques bribes de lettres et une anecdote? Comment ne pas déplorer la modestie de quelques-uns qui prive de précieux joyaux le trésor moral de l'humanité, l'intempérance de tant d'autres qui remplit les bibliothèques d'écrits insipides et si inutilement encombre la mémoire?

III

Auprès du duc de Choiseul, deux femmes, sa sœur, son épouse, qui ne s'aiment point, mais forment un pacte tacite pour le bonheur et la grandeur de celui auquel elles rapportent toutes leurs pensées. La première avait été présentée à la Cour comme comtesse de Choiseul et chanoinesse de Remiremont; son frère entreprit de la marier au duc de Gramont gouverneur de la Navarre et du Béarn, personnage déconsidéré « que la nature avait fait pour être perruquier, » mais possesseur d'une immense fortune et porteur d'un nom historique. Le mariage se fit, suivi trois mois après d'une séparation qui lui laissait le titre de duchesse avec de fort beaux revenus. Elle prit bientôt en main le département de la politique: grande, peu jolie (1), caractère hautain, impérieuse, activité infatigable, sans cesse tendue vers les affaires de l'état, un type de virago. D'ailleurs très agréable quand elle le voulait, douée d'une sorte d'éloquence naturelle, faite de facilité, de clarté et d'énergie; véhémence amie, ennemie rude et insolente; « le public, dit Walpole, vénérât et négligeait l'épouse, en détestant la sœur et en se courbant devant elle. » Son salon est un centre auquel tout aboutit pendant trente ans; on lui demande conseil et assistance, on sollicite son approbation: une intelligence rompue dans la pra-

(1) Il y a bien loin de la grand'maman à Mme de Gramont, qui observe le régime le plus austère avec une constance qui ne se dément sur aucun point; c'est qu'elle est absolument maîtresse de son âme, et que la grand'mère est la très humble esclave de la sienne; elle a le courage des grandes choses et points des petites, et c'est ce qui me fait enrager. Les occasions de montrer le premier sont rares, celles du second arrivent tous les jours. Cela mérite cependant une distinction, et quand je dis qu'elle n'a pas le courage des petites choses, je ne parle que de ce qui est relatif à sa santé. Car je vois une infinité de petits sacrifices qu'elle fait souvent sans qu'on s'en aperçoive. (*Lettre de l'abbé Barthélemy à Mme de Deffaud.*)

tique des affaires, une discrétion à toute épreuve, l'ardeur de son dévouement lui conciliaient de nombreux partisans, peut-être aussi la politesse savante de son accueil; elle ne laissait entrer personne chez elle sans se lever, entamer une conversation debout et la terminer avant de se rasseoir. Sa forte nature ne faiblit nullement à l'heure décisive : arrêté en avril 1794 avec la duchesse du Châtelet, elles comparurent ensemble devant le tribunal révolutionnaire. Mme de Gramont ne daigna point se défendre, mais elle tenta de sauver son amie. « Que vous me fassiez mourir, moi qui vous déteste, moi qui aurait voulu soulever contre vous l'Europe entière, rien de plus simple; mais on ne peut rien imputer à Mme du Châtelet, qui n'a jamais pris part aux affaires publiques et dont la vie entière n'a été marquée que par des actions de douceur et d'humanité. » Le tribunal ne fit point de distinction et les condamna toutes les deux. Lorsque des membres du comité de salut public vinrent dans sa prison lui offrir la vie si elle voulait révéler le secret de la retraite du jeune comte du Châtelet : « Jamais, répondit-elle, la délation est une vertu civique trop jeune pour moi. » Et elle marcha au supplice en traitant ses bourreaux comme des valets.

Mme de Choiseul est une des bonnes fortunes morale du xviii^e siècle; elle pense comme Montesquieu, elle écrit aussi bien que Mme du Deffand, elle se conduit comme une sainte, quoiqu'elle n'ait d'autres croyances que celles que prescrit la vertu : fermeté d'âme, bon sens que rien ne saurait entamer, jugement pénétrant, fidélité inébranlable à ses amis, clairvoyance de moraliste pratique, talent de dire toujours la chose qui convient, tant de qualités, rehaussées de grâce et de modestie, inspirèrent des admirations passionnées, désarmèrent la critique et la haine. Cette duchesse, « si supérieure à toutes les duchesses de la terre, » sans cesse à l'affût des bonnes actions et connaissant mieux que personne leur gîte, cette femme sur laquelle les yeux, l'esprit et le cœur se reposent si doucement, a tout le charme des petites choses, tout le sublime des grandes, donne la sensation d'une de ces toiles de Rembrandt ou de Meissonier, d'un de ces sonnets de Ronsard ou d'un de ces opéras de

Mozard dont on ne découvre pas d'abord toutes les beautés, mais qui, mieux étudiés, conquièrent la pensée par la perfection des détails, la suavité de l'inspiration, l'harmonie des lignes et des tons. Sa santé délicate est la seule ombre au tableau : l'abbé Barthélemy disait que, s'il était le maître, il lui ôterait la moitié de ses vertus, augmenterait ses forces du double, qu'elle resterait toujours la plus honnête femme du monde et ne serait pas la plus frêle. Philosophe, de bonne heure à méditer et réfléchir, elle rencontre des maximes d'une beauté toute stoïque, qui jaillissent en quelque façon de son âme comme l'eau de la source. « Croyez, écrit-elle, que l'honneur est libre par tout pays et que, par tout pays, il suffit au bonheur. » D'ailleurs, en fait de bonheur, elle estime qu'il ne faut pas rechercher le *pourquoi* ni regarder *au comment* ; ce n'est que du mal qu'il faut rechercher les causes et les moyens pour arracher l'épine qui nous blesse ; et, quand on le veut bien, il est rare de ne le point pouvoir. Elle le dit, parce qu'elle le croit, peut-être parce qu'elle le sait. « Loin d'inculper l'humanité, bénissons la nature qui a donné au temps la cure des plaies du cœur. Le courage et la sagesse triomphe des autres maux. La plupart ne doivent leur existence qu'à la faiblesse ou à la folie. Il est juste de porter les chaînes que l'on s'est forgées. Il n'est pas si difficile d'être heureux, et cette idée du moins est consolante si elle n'est pas neuve... »

Elle fit elle-même son éducation, et ce qu'elle apprit, elle ne le dut ni aux préceptes, ni aux livres, mais, selon sa propre expression, à quelques disgrâces. Sa mère se contenta de lui inculquer cette maxime vraiment trop sommaire : « Ma fille, n'ayez pas de goûts. » Du moins ne lui donna-t-elle pas les erreurs des autres. M^{lle} Crozat du Châtel n'eut pas de goûts, mais elle eut une passion qui dura toute sa vie : elle adora son mari. M^{mes} de Beauveau, de Maurepas, de Mirepoix, Necker, bien d'autres aiment leurs maris, mais elles en sont aimées, uniquement aimées : le duc de Choiseul respecte, admire sa femme, mais il se montre infidèle, publiquement infidèle, elle le sait, elle en souffre, et non seulement elle se tait et pardonne, mais

elle ne cesse de le proclamer le meilleur des hommes et le plus rare de son siècle, d'affirmer qu'il sera bien plus grand dans l'histoire qu'il ne paraît maintenant, de ramener à lui ceux qu'aliénaient sa légèreté et l'arrogance de sa sœur. Et, quinze ans après son mariage, à peine ose-t-elle espérer qu'il commence à n'être plus honteux d'elle, « car c'est un grand point de ne plus blesser l'amour-propre des gens dont on veut être aimé. » Et sous sa plume naissent à chaque instant les expressions les plus charmantes qui peignent le désir de redevenir jeune et jolie, de plaire à l'inconstant époux. « Il est fâcheux qu'elle soit un ange, j'aimerais mieux qu'elle fût une femme, mais elle n'eût que des vertus, pas un défaut. » Quel hommage de la part de cette M^{me} du Deffand, que l'humeur et l'ennui entraînent sans cesse à critiquer ses meilleurs amis, qui, dans cette correspondance avec Walpole où elle les immole à ses pieds, n'excepte de l'holocauste qu'une seule personne : la duchesse de Choiseul, et ne lui adresse d'autre reproche que de *savoir* qu'elle l'aime, mais de ne le point *sentir* !

Tous d'ailleurs se confondent dans un concert d'admiration d'éloges. Je ne parle pas de Voltaire, passé maître dans l'art du marivaudage épistolaire, charmé d'obtenir protection pour lui-même et les horlogers genevois qu'il a installés à Ferney ; à l'en croire, il fête son nom tous les jours de l'année, et les neiges des Alpes, du mont Jura se fondent quand on parle d'elle. Ce gongorisme laisse un peu froid, cet encens prodigué à tant d'autres, avant et après, semble éventé. Je préfère ce portrait tout parfumé de vérité émue : « M^{me} de Choiseul, dit l'abbé Barthélemy, à peine âgée de dix-huit ans, jouissait de cette profonde vénération qu'on n'accorde communément qu'à un long exercice de vertus. Tout en elle inspirait de l'intérêt : son âge, sa figure, la délicatesse de sa santé, la vivacité qui animait ses paroles et ses actions, le désir de plaire qu'il lui était facile de satisfaire, et dont elle rapportait le succès à un époux, « digne objet » de sa tendresse et de son culte, cette extrême sensibilité qui la rendait malheureuse du bonheur ou du malheur des autres ; enfin cette pureté d'âme qui ne lui permettait pas de soupçonner le mal. On était

en même temps surpris de voir tant de lumière avec tant de simplicité. Elle réfléchissait dans un un âge où l'on commence à peine à penser... »

Une conquête plus difficile fut celle d'Horace Walpole, ce *gentleman* original et peu enthousiaste, l'homme de fer, l'homme de neige, comme l'appelle la marquise, dont, par souci du *cant*, par crainte du ridicule, il rabroue sévèrement les emportements d'amitié, l'écrivain fantaisiste, épris du bizarre en littérature et art, qui léguait Strawberry-Hill à M^{rs} Damer pour *l'habiter* avec la clause de laisser à la place où elles se trouveraient à sa mort toutes les curiosités de son musée, qui d'ailleurs aimait le français comme la langue servant d'expression à tous les riens de la politesse européenne, comme la langue de la raillerie, de l'anecdote, des mémoires et du style épistolaire. « Elle est, écrit-il (1), le type le plus accompli de son sexe... elle a plus de bons sens et plus de vertu que presque aucune créature humaine... C'est un petit modèle en cire, à qui l'on n'a pas permis pendant quelque temps de parler, l'en jugeant incapable, et qui a de la timidité et de la modestie. La cour ne l'a pas guérie de cette modestie; sa timidité est rachetée par le plus séduisant son de voix, que font oublier le tour le plus élégant et l'exquise propriété de l'expression... Vous la prendriez pour la reine d'une allégorie qu'on craint de voir finir... Oh! c'est bien la plus gentille, la plus aimable et la plus honnête petite créature qui soit jamais sortie d'un œuf de fée! »

Cette stoïque au cœur chaud, à l'imagination vive, qui, avec sa raison, regarde le bonheur, le malheur, le hasard comme des mots vides de sens, qui, dès 1772, se croit désabusée de craindre, de désirer, de regretter, et se contente de jouir, d'oublier; cette grand'maman de trente ans devient professeur de sérénité,

(1) C'est après un coup de boutoir de Walpole que la marquise lui adresse cette admirable lettre : « Je pensais l'autre jour que j'étais un jardin dont vous étiez le jardinier; que, voyant l'hiver arriver, vous aviez arraché toutes les fleurs que vous jugiez n'être pas de saison, quoiqu'il y en eût encore qui n'étaient pas entièrement fanées, comme de petites violettes, de petites marguerites, et que vous n'aviez laissé qu'une certaine fleur qui n'a ni odeur ni couleur, qu'on nomme immortelle, parce qu'elle ne se fane jamais!... C'est l'emblème de mon cœur. » (Voir les *Œuvres* et la *Correspondance de Walpole*. — Rémusat : *l'Angleterre au XVIII^e siècle*. — Macaulay ; *Œuvres diverses*.)

donne à sa petite-fille septuagénaire les conseils les plus justes contre la maladie morale qui l'étreint. A Paris, on se voyait presque tous les jours, mais pendant l'exil de Chanteloup, il fallait que les lettres fussent la consolation de l'absence (1). Nous voilà donc dans les lettres ! gémissait-on. Poussée par une sorte de curiosité désespérée, la pauvre marquise a beau errer d'engouement en engouement : ses passades d'amitié ne la préservent point des vapeurs, de la défiance, parce qu'avec des airs de sécheresse, elle a une âme ardente, parce qu'elle arrive bien à occuper, non à remplir sa vie, et souffre de ce pénible supplice : la privation du sentiment avec la douleur de ne pouvoir s'en passer, le besoin de la société et le dégoût des soucis qu'il faut prendre pour s'en procurer. De quoi sert-il à l'aveugle clairvoyante d'avoir tiré le gros lot en fait d'esprit, quand elle constate avec une amertume toujours croissante que l'instinct implacable du ridicule n'empêche point de commettre des sottises en conduite, que les intervalles du plaisir font l'ennui, quand elle en arrive à croire qu'elle sera bien aise de revoir son ami Crawford : elle devrait en être sûre, mais elle n'est sûre de rien, pas plus de ses propres sentiments que de ceux des autres, et elle passe de la plus légère inquiétude à juger tout perdu. Aussi se plaint-elle que tous ses défaut soient contre elle, et même ses bonnes qualités, et ne sait-elle aucun gré à la nature d'avoir ajouté à l'instinct de la vie le fond de la boîte de Pandore : l'espérance. Peut-être aussi déplorait-elle *sa métaphy-*

(1) « La gaieté, même la plus soutenue, ne me paraît qu'un incident ; le bonheur est le fruit de la raison : c'est un état tranquille, permanent, qui n'a ni transport, ni éclats. Peut-être est-ce le soleil de l'âme, la mort, le néant. Je n'en sais rien, mais je sais que tout cela n'est pas triste, quoiqu'on y attache des idées lugubres. Je connais cependant deux personnes parfaitement heureuses, et donc le bonheur est différent de celui-là et différent entre eux : c'est M. de Choiseul et Mme de Gramont. Celui-ci est heureux pour le passé, par le présent et par son caractère ; celle-là est heureuse par l'oubli du passé, par l'imprévision de l'avenir, par la jouissance de tous les moments, qui sont tous également bons pour elle. Vous dites que vous ne connaissez que deux personnes dans le monde qui soient parfaitement gaies et contentes, Mme de Caraman et Mme Beauvau. Je crois que la première est contente parce qu'elle est environnée d'objets de satisfaction que sa raison approuve et sur lesquels son sentiment se repose. Pour l'autre, je crois qu'elle n'est que gaie, et sa gaieté tient mois à la nature plaisante dont les objets se peignent à son imagination qu'au prodigieux mouvement de son âme. » (Mme de Choiseul à Mme du Deffand, 5 septembre 1772.)

sique à quatre deniers qui lui faisait voir dans l'estomac le siège de l'âme, dans le néant notre premier père, et ce scepticisme avec lequel elle regardait les hommes comme une fausse monnaie qui permet d'acheter de l'agrément et de la distraction, qui lui inspirait ce cri de surprise à la vue de son fidèle secrétaire Wiart pleurant silencieusement à son lit de mort : « Vous m'aimez donc ? » Rien de plus curieux que l'étude de cette grande désheurée, dont l'activité brûlante ne sait comment se satisfaire, de cette philosophe qui hait le jargon métaphysique et sentimental de l'époque, qui tournait dans le vide de la libre-pensée comme un écureuil dans sa cage, mais un écureuil qui aurait conscience de son inutile labeur. Elle a une liaison prolongée avec le président Hénault, sans nourrir aucune illusion à son sujet : *amant insuffisant, ami à peine supportable*, qui ne lui apporte que la rinçure de son verre, ne fait que penser ce qu'il s'imagine sentir, et lui est, en somme, un *mal nécessaire*. Au moins a-t-il l'absence délicieuse, et, après tout, s'ennuie-t-elle moins avec lui qu'avec les autres. Mais, pour achever de peindre son président, ne voilà-t-il pas qu'en mourant il se met à parler de Mme de Castelmoron, à expliquer pendant une demi-heure pourquoi il l'a bien mieux aimée que la marquise, qui écoute ce monologue étrange ? Plus tard elle veut vivre pour l'amitié : vains efforts. Elle a été mordue par la Rochefoucauld, et elle a de continuelles rechutes : « Ceux qu'on nomme amis, écrit-elle à un ami, sont ceux par qui on n'a pas à craindre d'être assassiné, mais qui laisseraient faire les assassins. » Elle voudrait n'être plus au monde et en même temps jouir du plaisir de n'y plus être. Déjà vieille, elle s'éprend pour Walpole d'une de ces passions cérébrales que les femmes du xviii^e siècle ne sont pas les seules à ressentir. Combien de déceptions, hélas ! que de mortifications lui inflige le tuteur gourmé ! Que de tristesse contenue, d'ironie douloureuse dans cette réflexion de *la petite* : « Soyons amis, mais amis sans amitié ! » Bref, son esprit jusqu'au bout semble en perpétuel conflit avec son cœur, son cœur avec son caractère, et chacun d'eux a sa logique particulière à laquelle il ne demeure pas toujours fidèle : de là, chez elle comme chez beaucoup de personnes, ces désaccords douloureux

sement compliqués, ces actes inattendus et ce chaos de sentiments qui déconcertent l'observateur le plus attentif.

La duchesse de Choiseul avait le secret de cette nature singulière : médecin habile, elle sondait avec prudence la plaie et indiquait fortement le remède, profitant des aveux de la malade, l'encourageant dans ses velléités de gaité : » Savez-vous pourquoi vous vous ennuyez tant, ma chère enfant ? C'est justement par la peine que vous prenez d'*éviter*, de *prévoir* de *combattre* l'ennui ; vivez au jour la journée, prenez le temps comme il vient, profitez de tous les instants, et avec cela vous verrez que vous ne vous ennuierez pas. Si les circonstances vous sont contraires, cédez au torrent et ne prétendez pas y résister ; si l'on oppose une digue trop faible en raison du volume d'eau qu'elle doit contenir, elle sera brisée ; mais ouvrez la digue, l'eau s'écoulera et la digue ne sera seulement pas endommagée ; croyez-moi, le mal qu'on se résout à supporter est bientôt passé et il n'en reste rien après lui ; surtout évitez le malheur toujours dupe et superflu de la crainte. Celui-là n'est pas dans la nature des choses, il n'est que dans la nôtre et nous doublons le mal par l'action rétrospective que nous lui donnons en le craignant... Ah ! mon Dieu ! je pense bien comme vous sur l'humeur ; c'est un défaut qui équivaut à tous les vices ; il rend injuste, parce qu'on ne peut se justifier de ses propres torts que par son injustice ; il rend haineux parce que l'on hait ceux à qui l'on a fait injustice ; il rend vindicatif parce que le propre de la haine est la vengeance ! Il donne de la férocité au caractère le plus doux, de la dureté au cœur le plus sensible ; il rend inconséquent parce qu'il rend léger ; il donne l'apparence de la fausseté parce qu'il rend inconséquent... Vous me parlez de votre tristesse avec la plus grande gaité et de votre ennui de la façon la plus amusante du monde. Vous faites donc aussi du courage, ma chère enfant ? C'est ce qu'on a de mieux à faire quand on n'en a pas. Entre en faire et en avoir, il y a loin ; mais c'est pourtant à force d'en faire qu'on en acquiert. Oh ! combien j'en ai fait dans ma vie !... Soupez peu, ouvrez vos fenêtres, promenez-vous en carrosse et appréciez les choses et les gens. Avec cela vous aimerez peu, mais vous haïrez peu aussi. Vous

n'aurez pas de grandes jouissances, mais vous n'aurez pas non plus de grands mécomptes... » Ailleurs elle lui conseille la lecture qui fait supporter l'ignorance et la vie; la vie, parce que la connaissance des maux des siècles passés nous apprend à supporter ceux du nôtre; l'ignorance, parce que l'histoire ne nous montre que ce que nous avons sous les yeux. Elle affirmait aussi qu'il n'y a rien de nouveau dans le monde et que cette découverte guérit de la curiosité pour l'avenir. La petite-fille admirait, sans pouvoir l'imiter, cette grand'maman plus heureuse par ses vertus que les autres ne le sont en satisfaisant leurs passions. Et c'est de bonne foi qu'elle remplissait ses lettres de compliments à l'aimable prédicateur : « Si vous avez perdu le pouvoir sur la fortune, vous l'avez acquis sur les esprits... Je connais votre cœur, il n'y en aura pas un autre qui lui ressemble, il n'y aura jamais de vous une bonne copie... Vous êtes pour moi ce que le Verbe était pour le père Malbranche, il voyait tout en lui... Vous écrirez beaucoup, et ce que vous aurez écrit la veille vous tiendra lieu de compagnie le lendemain... »

On a vu comment la duchesse traita Voltaire après ce qu'elle considérait comme une insigne trahison : bien avant la rupture, elle juge avec un sévère souci de la morale son attitude envers Catherine II, la bassesse de ses flagorneries, qui vont jusqu'à traiter de *bagatelle* l'assassinat d'un mari. Cette lettre sur la tsarine est digne d'un homme d'Etat par l'élévation de la pensée, d'un philosophe chrétien par la pureté des principes. Et quelle pénétrante appréciation sur Rousseau, que tant de gens portaient aux nues, dont elle démasque hardiment les tartuferies sibyllines, les paradoxes à grand orchestre (1), et cette piperie

(1) M^{me} de Choiseul signale avec force le déclin du bon goût dans la langue et l'invasion d'un enthousiasme tapageur qu'elle estimait fatal aux véritables traditions : « Vous me demandez si je connais le mot énergie. Assurément, je le connais, et je peux même fixer l'époque de sa naissance. C'est depuis qu'on a des convulsions en entendant la musique. L'enthousiasme, ma chère petite-fille, est partout substitué au bon goût, ou plutôt au simple goût; on n'exprime que depuis qu'on ne sent plus. La langue est comme l'histoire au passé : nous avions autrefois de grands hommes qui avait des admirateurs et point d'enthousiastes; aujourd'hui, nous n'avons ni grandes choses, ni grands hommes, mais nous avons de l'enthousiasme et nous parlons d'énergie. Ce mot n'était peut-être pas connu du temps des Romains, et les Spartiates, qui répondaient à Philippa si *energique*-

d'égoïsme transcendant qui aime l'humanité en gros pour se dispenser d'aimer personne en détail. « Je serais bien étonnée si l'on me prouvait qu'un homme toujours subjugué par sa vanité, qui s'est fait singulier pour se rendre célèbre, qui s'est toujours refusé au doux plaisir de la reconnaissance pour se soustraire à la plus légère obligation; qui a prêché toutes les nations, leur criant : « Ecoutez, je suis l'oracle de la vérité, mes « manières bizarres ne sont que la marque de ma simplicité, dont « la candeur de mon front est le symbole; je suis le fabricant « des vertus, l'essence de toute justice... » et de là, portant le trouble dans les sociétés, a fini par lever l'étendard de la révolte dans son propre pays, a soufflé le feu de la discorde entre ses concitoyens, les a armés les uns contre les autres en répandant des écrits séditieux dans le peuple; je serais bien étonné, dis-je, que cet homme fût un honnête homme! Rousseau est peut-être un des auteurs qui ont eu le plus d'esprit, qui a écrit avec le plus de chaleur, dont l'éloquence est la plus séduisante;... il nous a prêché une bonne morale que nous connaissions, du reste, parce qu'il n'y en a qu'une seule; mais il en a tiré des conséquences suspectes et dangereuses, on nous a mis dans le cas de les tirer par la façon dont il les a présentées. Méfions-nous toujours de la métaphysique appliquée aux choses simples. Heureusement pour nous, rien n'est si simple que la morale, et ce qu'il y a de plus vrai en ce genre est ce qu'il y a de plus près de nous : *ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit...* Il n'est pas besoin de belles dissertations sur le bien et le mal moral, l'origine des passions, les préjugés, les

ment, ne savaient peut-être pas qu'ils étaient énergiques. Il n'y a que vous qui ayez conservé le dépôt de la vérité et du bon goût. Je crois la lettre de l'abbé fort digne de passer les mers; mais je la défie d'être plus jolie que votre mot sur l'inondation de vers en l'honneur de Voltaire : *Il subit le sort commun, il sert de pâture aux vers.* » — (Septembre 1779). On voit que la grand'maman n'est pas en reste d'éloges avec la petite-fille, et, chose assez rare, les éloges semblent mérités de part et d'autre. Un jour, le grand abbé, faisant allusion à la vie uniformément heureuse qu'on mène à Chanteloup, s'excusait plaisamment de n'avoir que des *balivernes* à mander au *Sublime-Tonneau* du couvent de Saint-Joseph : « Si quelqu'un était chargé de faire l'histoire du bonheur du ciel, il serait, je crois, bien embarrassé, tandis que l'histoire de l'enfer serait pleine de passion et de mouvement; et voilà ce qui fait que nous n'avons jamais rien à vous dire et vous toujours à nous raconter. »

mœurs, etc., et tant d'autres galimatias dont ces messieurs remplissent les journaux, les boutiques et nos bibliothèques, pour nous apprendre ce que c'est que la vertu... Je me suis toujours méfiée de ce Rousseau, avec ses systèmes singuliers, son accoutrement extraordinaire et sa chaire d'éloquence portée sur le toit des maisons... Il m'a toujours paru *un charlatan de vertu.* »

Un charlatan de vertu ! Et la marquise qui aimait la sincérité avant tout, partage l'opinion de son amie ; elle ne peut supporter cet engouement outré qui ne permet à Jean-Jacques de parler qu'avec des *convulsions*, et elle déclare tout net qu'elle aimerait mieux s'exposer au fléau de sa haine qu'à celui de son amitié. Ces deux femmes n'ont point l'habitude d'aller demander au voisin ce qu'il faut penser, elles sont philosophes jusqu'au point de ne pas se soucier de le paraître, et vont chercher dans leur propre esprit la règle de leurs jugements. Mais de plus que l'autre, Mme de Choiseul a rencontré en elle-même la pudeur de la vertu, le goût du devoir, l'art du bonheur. Dans une lettre à la marquise, se trouvant amenée à parler de sa nièce, cette douce et infortunée duchesse de Lauzun, elle lui consacre une page où elle aurait pu se reconnaître elle-même, où se dessine le portrait de la femme idéale, celle que tous les hommes voudraient obtenir, dont ils oublient trop souvent de se rendre dignes. Je n'y ajouterais qu'un seul mot : religion ; avec elle, on supplée à bien des lacunes ; sans elle, il semble que cette femme si parfaite, qui s'en tient paisiblement à la profession de foi du vicaire savoyard (1), soit, en quelque sorte, établie à trop grands frais pour que Dieu puisse en tirer de nombreux exemplaires : elle paraît une anomalie, un prodige qui défie presque la raison humaine, car le respect de soi-même ne sera jamais que la religion d'une imperceptible élite, une religion nue, sans prêtres, sans autels ni symboles, dont les adeptes marchent entre deux écueils : le désespoir et le mirage décevant du plaisir.

(1) « J'ai toujours remarqué, dit-elle, qu'on avait mal fait de faire parler Dieu ou de le faire apparaître. Agit-il ? c'est le grand Être. Paraît-il ? il n'est plus qu'un homme. Parle-t-il ? Ce n'est qu'un sot. »

« Soyez sûre, écrivait Mme de Choiseul, qu'il n'y a pas une jeune personne plus aimable, mieux élevée, plus intéressante et plus charmante en tout que l'est ma nièce ; c'est un naturel parfait, orné de toute la culture qui lui est propre, mais sans aucune manière. Je conviens que la nature agreste a son piquant, mais elle a aussi son âpreté ; je hais la manière ; je dirais à Zaïre : *l'art n'est point fait pour toi* ; mais je ne voudrais pas que ma fille eût le ton de Colette pervertie, comme dit M. de Voyer, par la société. Je veux que, sans sortir de son naturel, on se prête aux formes que cette société a consacrées. Je ne veux pas qu'on soit scandaleuse pour être philosophe, pincée pour être vertueuse, romanesque pour être sublime, grossière pour être franche, triviale pour être naturelle, et Mme de Lauzun n'est rien de tout cela ; je veux surtout que l'âge, la figure, le maintien, l'esprit, le caractère, soient assortis, et Mme de Lauzun est un modèle de ce parfait assortiment : je veux que, si on a un esprit plus avancé que son âge et un caractère plus décidé, on propose cependant ses opinions avec la modestie du doute, quitte à rester intérieurement de son avis ; que si on a une âme plus forte que celle qu'on reconnaît communément aux femmes, je veux qu'à quelque âge que ce soit, on ne la manifeste qu'avec la timidité et la mesure qui peuvent en faire pardonner la supériorité. »

La mort de Louis XV (10 mai 1774), la chute de d'Aiguillon, Maupeou, Terray, ramenèrent Choiseul à Paris. Il y fut reçu comme Notre-Seigneur à Jérusalem, dit Mme Cramer ; on montait sur les toits pour le voir passer. Les poètes célébrèrent à l'envi ce retour, les salons fêtèrent le duc et la duchesse ; et Voltaire de se désoler plus que jamais de l'*injustice* de celui qui devait « régner bientôt dans Versailles » et avec lequel, malgré ses quatre-vingts ans, il était, « comme un amant de dix-huit ans, quitté par sa maîtresse. » Chacun s'imaginait, en effet, que Louis XVI réparerait les torts de Louis XV, et Marie-Antoinette travaillait en faveur de l'ancien ministre. Celui-ci ne changea rien au train de son existence : table ouverte, concerts où brillaient les meilleurs musiciens, salon fréquenté par les magistrats, les littérateurs, les grands financiers et les gens de

cour, tout fit de lui le maître de l'opinion. Cependant il ne fut pas rappelé aux affaires. Le roi aimait l'ordre, l'économie, et on lui avait entendu dire : « Tout ce qui est Choiseul est mangeur. » Maurepas ne manqua point de le représenter comme un dissipateur des deniers de l'État, il dressa un tableau des grâces accordées à toutes les maisons qui portaient le nom de Choiseul, et convainquit Louis XVI qu'aucune autre famille ne coûtait autant à la France. On alla jusqu'à dire que Marie-Antoinette était fille du duc et on calculait les mois et les jours de grossesse de Marie-Thérèse. Peut-être aussi le roi avait-il l'esprit obsédé par les calomnies répandues au moment de la mort du dauphin et de la dauphine : les ennemis du duc osèrent insinuer qu'il les avait fait empoisonner. La chute de Necker, en 1781, dut anéantir ses dernières espérances. « Je suis profondément triste, parce que je deviens désintéressée, » écrit la duchesse, qui, sans doute, pensait qu'après la mort de Maurepas son mari pourrait lui succéder en s'appuyant sur le contrôleur-général.

Choiseul mourut assez subitement en 1785. Il demeura jusqu'au bout fidèle à son caractère, à son courage, à l'imprévoyance un peu égoïste de sa prodigalité. « Jusqu'à son dernier moment, il avait l'air de donner des audiences ; il fit une fin superbe. » Dans son testament, il comblait de bienfaits tous ceux qui l'avaient servi. La duchesse garantit toutes ses libéralités, s'engagea à payer toutes ses dettes, qui montaient à 6 millions, malgré les 800.000 livres de rentes qu'elle lui avait apportées, malgré la vente successive des tableaux et diamants, de l'hôtel de Paris et de Chanteloup. Le lendemain de sa mort, elle se retire au couvent des Récollets de la rue du Bac, avec deux serviteurs, et consacre tous ses revenus à acquitter les dettes de son mari : jusqu'à la Révolution, elle paie plus de 300.000 écus par an. Après 1789, elle perd presque toute sa fortune, mais refuse d'émigrer, pour éviter la confiscation, qui eût enlevé le dernier gage des créanciers. Arrêtée en 1793, soumise au régime de la prison, la *divine duchesse*, la *divine citoyenne* fait abnégation de sa personne, et si elle réclame sa mise en liberté, c'est moins à cause de ses infirmités que « pour la liquidation des créanciers qui restent à payer et qui n'ont

que sa faible existence pour gage de leurs créances. » Et si ferme demeure son prestige que les habitants de son quartier pétitionnent en sa faveur, que le comité de surveillance de sa section rend pleine justice à la loyauté de sa conduite, qu'enfin le Comité de sûreté générale se laisse émouvoir et ordonne sa mise en liberté. Elle reprend aussitôt sa tâche obscure de sacrifice et de dévouement, cherche à obtenir rétractation du marquis de Bouillé, de Bertrand de Moleville, qui, dans leurs ouvrages, avaient malmené le duc, qui « assassinent une veuve sur la tombe d'un mari plus célèbre encore par ses vertus que par la gloire de son ministère. » — « Que lui ai-je fait moi-même ? » écrit-elle à propos du second. Mais il est vrai que rien n'a dû l'avertir que je sois. Une honnête femme écarte l'attention comme un grand homme l'attire. » — Jamais une plainte sur elle-même, jamais une demande de secours, malgré l'isolement, malgré le dénûment des dernières années, Enfin, elle cesse de vivre, le 3 décembre 1801, sans qu'un ami vienne fermer ses yeux, l'accompagne à sa dernière demeure. Il semble bien qu'elle fut enterrée au couvent de Saint-Joseph, transférée au cimetière de Picpus, puis... jetée à la fosse commune.

Peut-être faut-il féliciter les fidèles de l'ancien régime qui eurent la douceur de vivre et de mourir avant la Révolution, comme pour éviter que leur vie rassemblât toutes les joies et toutes les douleurs humaines, mais c'est aussi un noble spectacle, fertile en enseignements, que celui d'une existence pareille à celle de la duchesse de Choiseul, qui traverse les années de grandeur et les années de misère, nimbée d'une auréole de vertu, de résignation, de courageuse dignité, marchant dans le devoir d'un pas ferme, inaccessible aux éivremments de la fortune, aux suggestions du malheur, armée du talisman de l'amour conjugal, et, malgré sa propre incrédulité, malgré l'absence de ce divin frisson de l'inconnu qui, tour à tour, nous obsède et nous ravit, fournissant à ceux qui la connoissent, à ceux qui l'étudient, un excellent argument contre le doute et le pessimisme, car ces hautes figures morales sont en quelque sorte des reflets de Dieu, et, si elles ne le voient pas, nous sommes tentés de l'apercevoir en elles, au-dessus d'elles.

Victor du Bled.



Frontispice de Raoul Barré

ECHOS DE PARIS

Le comité des fêtes de Paris a clôturé dignement la série de réjouissances dont notre capitale a été le théâtre dans le cours du mois de juin, par un cortège historique d'un ensemble superbe.

Les chars au nombre de trois : la Musique, la Seine et le vaisseau d'argent de la Ville de Paris étaient très artistiquement réussis. Ils se dressaient tout pimpants garnis de bannières et de fleurs au milieu d'un brillant cortège formé par les corporations et les communautés d'arts dans leurs costumes multicolores et variés, car chaque profession avait comme autrefois son costume distinctif. Aussi, le défilé des marchands offrait-il un attrait tout particulier dans ses six corps principaux savoir : draperie, mercerie, épicerie, bonneterie, orfèvrerie, passementerie et marchands de vin.

En tête de chacun de ces corps, s'avançaient des pages, portant les attributs du métier et les armes de la corporation dans laquelle on distinguait encore, grâce à l'habillement les *maîtres* et les *apprentis*.

Dans le vieux temps tout chacun n'était pas libre d'exercer aussi facilement qu'aujourd'hui, telle profession qui lui plaisait ; il fallait auparavant avoir fait un apprentissage et ensuite être jugé *capable* de l'exercer. Ce droit d'exercice s'appelait *maîtrise*.

Le nombre des maîtrises était limité pour chaque profession, on ne pouvait devenir maître qu'après plusieurs années d'apprentissage et l'acquit de certains droits. Pour être drapier par exemple il fallait trois ans d'apprentissage et deux ans de service en qualité de garçon ; le brevet coûtait 300 livres et la maîtrise 3000 livres. Dans l'orfèvrerie il fallait un apprentissage de huit ans ; le brevet d'apprenti coûtait 180 livres et la maîtrise 1.350 livres. L'apprentissage d'apothicaire était de quatre ans, plus, six ans de service comme garçon ; le brevet se payait 86 livres et la maîtrise 5 à 6000 livres. Le savetier devait être apprenti trois ans et faire quatre ans de compagnonnage ; le brevet d'apprentissage se donnait contre 15 livres et la maîtrise coûtait 360 livres plus le chef-d'œuvre.

Les chefs-d'œuvre des corporations, très admirés dans notre cavalcade, étaient autrefois les pièces que les aspirants en maîtrise fournissaient dans les différents corps de métiers pour preuve de leur capacité.

Ce travail qui consistait en une œuvre d'art en rapport avec le métier, leur était imposé par des arbitres qui prenaient le nom de jurés.

Dans ce même cortège, figurait aussi un personnage peu sympathique de notre Histoire : Etienne Marcel, le prévôt des marchands.

Etienne Marcel est une de ces grandes figures dont on conserve le souvenir, mais dont on recherche vainement les bienfaits. Le prévôt des marchands était un révolutionnaire, il fut le premier bourgeois de Paris qui ait essayé, au milieu du xiv^e siècle, de faire triompher la liberté illimitée, c'est-à-dire l'anarchie dans son expression la plus grande, et cela au milieu d'une crise semblable à celle de 1870, au moment où la fortune venait de trahir la valeur de nos armes et que l'Anglais foulait le sol de notre patrie.

Fils et petit-fils de magistrats populaires dans la cité, Etienne Marcel exerçait une influence profonde sur chaque chef de métier et sur les Parisiens en général.

Quand il sortait, le peuple criait sur son passage : « Le bon-

« jour à maistre Marcel. Ecoutons nostre presvost ; il faust faire
« ce qu'il nous conseillera. »

Il pouvait donc tout oser avec audace, c'est ce qu'il fit, il s'attaqua au pouvoir royal, et plongea Paris dans une révolution. Les honnêtes gens lui retirèrent alors leur confiance, et Marcel en fut réduit à recruter ses partisans parmi les hommes qui formaient la lie de la société. Il fit sortir des prisons tous les larrons, meurtriers, faux monnayeurs et faussaires pour les enrôler dans les rangs de son parti à la tête duquel on voyait, non sans étonnement, le clergé de Paris.

Suivi de trois cents citoyens armés, Etienne Marcel se rendit un jour auprès du duc de Normandie, âgé de dix-huit ans, ce prince était le fils du roi Jean le Bon, à ce moment prisonnier des Anglais.

— Sire, dit Etienne Marcel, ne vous esbabilisez pas des choses que vous allez voir.

Puis se tournant vers ses complices :

— Allons, faictes en bref ce pourquoy vous estes venus !

Et le comte de Clermont, maréchal de Normandie ; le seigneur de Conflans, maréchal de Champagne ; et le prévôt de Paris, sont égorgés sous les yeux du jeune prince qui s'écrie :

— En veut-on à ma personne ?

— Non, Sire, répondit Etienne Marcel, mais pour estre sans pareil aucun, prenez mon chaperon.

D'une main, il mit son chaperon mi-partie rouge et bleu sur la tête du prince, tandis que de l'autre il se coiffait avec celui qu'il venait de lui faire quitter.

Quelque temps après la fuite du duc de Normandie, pour qui la position n'était plus tenable, Etienne Marcel va trouver secrètement Charles le Mauvais et lui offre avec la couronne de France de lui livrer Paris.

A cet effet, la nuit du 31 juillet 1358, il fit défendre aux églises et aux collèges de l'Université de sonner les cloches jusqu'au lendemain matin, et aux guetteurs de veiller aux portes de la ville.

« Mais à Paris, dit la chronique de Jean de Nouelles, avoit

un bourgeois nommé Jehan Maillart, qui estoit garde par le gré du commun d'un des quartiers de la ville. »

Jehan Maillart vint donc avec son frère Simon, « pourvus d'armes et de bons compaignons un petit peu devant mie nuit à la porte de Saint-Aubin, et trouvèrent le dit prévost des marchands les clefs de la porte en ses mains ».

— Estienne, Estienne, lui dit Jehan Maillart que faites-vous cy à ceste heure?

— Jehan, a vous qu'en monte de sçavoir? Je suis cy pour prendre garde de la ville dont j'ay le gouvernement.

— Vous n'este-cy pour nul bien, ajouta Maillart, et se tournant vers ses compaignons: — Je vous le monstre comment il tient les clefs des portes en ses mains pour trahir la ville!

— Vous mentez, répondit Marcel.

— Par Dieu, traistre mais vous mentez. A la mort! à la mort, tout homme de son costé car ils sont traistres! — s'écria Jehan Maillard en frappant d'un coup de hache sur la tête, le prévôt des marchands qui tomba mort, et la populace après avoir traîné son cadavre dans les ruisseaux, le suspendit aux piliers des Halles.

Tel était l'homme dont les Parisiens ont pu admirer en reconstitution le somptueux costume et le nombreux état-major, mais dont la mémoire tout en étant auréolée d'un libéralisme républicain, porte d'innombrables taches de sang.

Baron Louis Girardot.



Idylle

Je voudrais habiter une grande maison,
Où toute la famille autrefois serait morte,
Avec des champs et des cyprès pour horizon
Et du vent pour pleurer le soir sous chaque porte.

Car je voudrais vieillir sans souci du chemin,
Près du cadre bruni des portraits de famille;
Arrêter à vingt ans mon sort sans lendemain
Et fermer le portail entr'ouvert à la grille.

Je lui dirais : « Nous nous aimons ; venez chez-moi ;
C'est très simple d'aimer et si simple de vivre ;
Il nous faudra rester unis sous le vieux toit
Après avoir appris tous deux dans un seul livre.

Ah ! gardons-nous de trop savoir pour trop souffrir.
Le vieux salon sourit quand la lampe l'éclaire ;
Nous veillerons, la bûche chante et va mourir,
La pendule a sonné sous le globe de verre.

Soyons deux et faisons du bonheur avec rien.
Le village indulgent pour ce soir nous rassemble ;
La grand'rue nous est bonne, elle reconnaît bien
Les deux petits enfants qui jouèrent ensemble.

Venez, le vieux jardin se fleurit pour l'amour...
Nous laisserons, pendant des ans, l'heure pareille
Sonner, d'un rythme égal, le pain de chaque jour
Et je serai très vieux lorsque vous serez vieille ».

André Magre.



CRITIQUE MUSICALE

Nous avons, cette fois, une riche moisson à présenter à nos lecteurs. Nos trois théâtres lyriques nous ont conviés à des œuvres qui méritent nos respects. L'Académie nationale de musique ne nous donnait pas, il est vrai, une œuvre nouvelle, car le *Joseph*, de Méhul, date de 1807, mais c'était la première fois que cet ouvrage était représenté à l'Opéra, et la première fois que la poésie bon enfant d'Alexandre Duval était transformée en beaux vers, avec récitatifs par M. Bourgault-Ducoudray.

On sait combien est simple le drame de *Joseph* ; c'est l'histoire si connue de la Bible, arrangée en trois actes : dans le premier, Joseph, au faite du pouvoir, le second dans le royaume d'Égypte après le Pharaon, voit arriver ses frères chassés de leur pays par la famine ; dans le second, Joseph a le bonheur de revoir son père conduit par Benjamin (car Jacob est devenu aveugle) ; au troisième acte, a lieu la reconnaissance de Joseph avec son père et ses frères. Pas de rôles inutiles ; pas d'épisodes amoureux. Mais comme la musique de Méhul rend avec force et onction les scènes de tendresse ou de désespoir ! Comme tout cela porte et va à l'âme ! Quel effet puissant sur tous ceux qui ont le sentiment musical ! Et si l'on détaille la partition, quelle succession presque ininterrompue de beautés de premier ordre... Au début, la célèbre romance : *A peine au sortir de l'enfance*, suivi de l'air de Siméon : *Non ! Non ! L'Éternel que j'offense* et du chœur des frères, si plein d'angoisse et de tristesse ; enfin le final si remarquablement traité. Au second acte, voici la belle et large prière des Hébreux : *Dieu d'Israël*, dont l'effet est si saisissant ; puis la romance de Benjamin : *Ah !*

lorsque la mort trop cruelle! et le trio célèbre si touchant! Et enfin, le troisième acte tout entier n'est-il pas merveilleusement beau, de cette beauté qui défie les siècles!

Il est vrai qu'une telle œuvre demande une interprétation hors ligne; elle l'a eue à l'Académie nationale de musique et l'on peut assurer que jamais *Joseph* n'a été aussi remarquablement chanté. Dans le rôle de Benjamin, M^{lle} Ackté s'est montrée artiste accomplie par le charme de sa voix, la simplicité et la tenue de son chant, la correction de son jeu. M. Vaguet a mis au service du rôle de Joseph sa voix souple et charmeuse; M. Delmas a été superbe en Jacob et M. Noté a su donner du relief au rôle de Siméon.

L'Opéra-Comique nous a enfin donné une œuvre attendue depuis longtemps : la *Cendrillon* de Massenet. La dernière œuvre lyrique du célèbre compositeur avait été *Sapho*, jouée à l'Opéra-Comique il y a deux ans et qui contenait certes quelques belles pages, mais sur laquelle nous avions dû faire certaines réserves. Nous attendions de l'auteur de *Manon*, une œuvre qui fut la sœur de celle-ci en grâce et en succès. Lorsque Massenet avait voulu tenter le grand opéra avec le *Mage*, il n'avait pas réussi. Chaque musicien a sa note; or, Massenet, a des dons de charme et de tendresse émue, où il est incomparable; c'est là surtout qu'il est maître et c'est parce que le livret de *Cendrillon* est plein de scènes évocatrices d'émotion et d'amour que le compositeur a triomphé. Oui *Cendrillon* est un énorme succès et je m'en réjouis pour M. Massenet et pour l'art français.

Je ne m'amuserai pas à raconter le livret de M. Henri Cain, car tous ceux qui parlent français connaissent le conte célèbre de Perrault. M. Cain n'y a ajouté qu'une scène, charmante du reste, c'est celle où Cendrillon et le Prince Charmant viennent auprès du chêne enchanté implorer la fée bienfaisante.

Donc, M. Massenet ayant devant lui ce conte de fées a voulu l'orner d'une musique gracieuse et jolie comme le sujet lui-même et il y a merveilleusement réussi. Sa partition est un perpétuel papillotement, un éblouissement ininterrompu de perles musicales, enchassées dans une orchestration savante, sans en avoir l'air, ce qui est le comble de l'habileté. Tout cela est d'un

maitre compositeur qui s'est trouvé dans son élément et a écrit un chef-d'œuvre de grâce et de sentiment, chef-d'œuvre bien français du reste.

Quelques pages de *Cendrillon* vont être bientôt sur tous les pianos et dans tous les salons. On chantera la gentille romance :

Reste au foyer, petit grillon !
A quoi penses-tu, pauvre fille !
Travaille, Cendrillon,
Résigne-toi, Cendrillon

On répétera la mélodie du Prince Charmant.

Toi qui m'es apparue,
O beau rêve enchanteur, beauté du ciel venue,
Ah ! Par pitié, dis-moi de quel nom te salue
O reine, la céleste cour,
Qui, dans le paradis, t'invoque avec amour !
Par pitié, dis-le moi, toi qui m'es apparue !

On redira aussi le délicat et touchant duo entre Cendrillon et son père... et bien d'autres morceaux encore qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Le succès si complet de cette œuvre revient, pour une part, à M. Carré qui a monté *Cendrillon* avec un soin et un luxe remarquables. Fugère, chargé du rôle du père, s'y montre acteur et chanteur accomplis ; Mlle Emelen est charmante en Prince charmant, mais sa voix manque un peu de force ; Mlle Guiraudon est une Cendrillon parfaite ; Mmes Bréjean-Gravière et Deschamps-Jéhin sont excellentes de leur côté et il n'est pas jusqu'à la danseuse Mlle Chasles, qui ne mérite nos félicitations.

Passons enfin au Théâtre-Lyrique, qui nous a donné une véritable primeur : *Le duc de Ferrare*, drame lyrique en 3 actes de M. Georges Marty sur un livret de M. Paul Milliet. La donnée en est simple.

Le duc de Ferrare, déjà en possession d'un grand fils, s'est remarié à une femme jeune et charmante : Réginnella. La marâtre et le jeune homme s'aiment ; cet amour coupable est révélé au duc par un placet et celui-ci médite une vengeance effroyable. Il ordonne à son fils de frapper un criminel qui, dit-il, a tenté de l'assassiner et se trouve dans une chambre voisine. Le jeune homme, d'abord hésitant, obéit enfin aux objurgations de son père, et plonge son épée dans le corps que lui

cache une draperie. Or, ce corps qu'il a percé de son glaive, c'est la femme de son père, c'est Réginella qui revient mourir en scène, tandis que le malheureux fils est tué, à son tour, par les gardes du duc de Ferrare.

M. Georges Marty, chef de chant à l'Opéra, est un des jeunes musiciens sur lesquels on est en droit de compter. C'est la première fois qu'il aborde la scène lyrique, et, sans être un coup de maître, la partition du duc de Ferrare prouve un musicien parfaitement sûr de son art, très habile, et sachant combiner ses effets. Son orchestration est une perpétuelle caresse pour l'oreille; ses motifs conducteurs sont bien travaillés et arrangés dans le cours de l'ouvrage; ses duos d'amour sont chauds et colorés.

Ce qu'on peut reprocher à M. Georges Marty, c'est d'avoir une certaine tendance à imiter Wagner; les souvenirs de certaines œuvres du maître allemand, de *Tannhauser* notamment, sont trop sensibles. Mais, en somme, c'est là un excellent début pour M. Marty.

La direction a fait de son mieux pour encadrer comme il convenait l'œuvre du jeune compositeur; le ténor Cossira, la basse Séguin, le baryton Soulacroix ont vaillamment tenu leurs rôles. Mlle Lebey a été charmante dans le rôle de Cintia, Mlle Martini a montré du tempérament dans celui de Réginella. Voilà le Théâtre Lyrique consacré.

Et puisque nous parlons de Théâtre Lyrique, nous devons mentionner un ouvrage d'un très vif intérêt qui vient de paraître à Paris chez Fischbacher: c'est l'histoire de l'Ancien Théâtre lyrique, jadis si brillant, alors que M. Carvalho le dirigeait et où furent révélées des œuvres comme *Faust* et *Roméo et Juliette*. *L'Histoire du Théâtre Lyrique* a pour auteur un musicographe bien connu du public parisien: M. Albert Soubies, l'auteur de ces exquis périodiques annuels connus sous le titre de *l'Almanach des spectacles*. Tous ceux qui s'intéressent aux choses du théâtre liront avec profit l'ouvrage de M. Soubies.

Georges de Dubor.

LES THÉÂTRES

A la Comédie-Française.

Les débuts de Mlle Marie Kolb, dans le *Malade imaginaire* et ceux de Mlle Henriot dans les *Romanesques* auront lieu après la première représentation de *Frêle et Forte* et de *La Douceur de croire*. Dans la reprise des *Romanesques*, c'est M. Georges Berr qui jouera le rôle de Percinet, créé par M. Le Bargy.

Il est question de l'engagement de M. Henri Gauthier, le jeune premier du Vaudeville et du Gymnase.

* * *

Les premières représentations de la *Douceur de croire* et de *Frêle et Forte* sont toujours fixées au samedi 8 de ce mois de juillet.

Bientôt, le comité se réunira pour écouter la lecture de deux pièces inédites, la *Sulamite*, un acte en vers de M. le vicomte de Borelli, et le *Bonheur qui passe*, un acte en prose de M. Auguste Germain.

La première lecture qui suivra sera celle de la comédie en trois actes de M. Paul Hervieu l'*Enigme*.

Il est question de reprendre, pour le mois de septembre, le *Maître Guérin*, d'Emile Augier.

M. Leloir jouerait, pour la première fois, le rôle du notaire Guérin, et M. Paul Mounet celui de l'inventeur Desroncerets.

Le rôle du colonel Guérin serait échu à M. Albert Lambert fils, et celui d'Arthur Lecoutellier à M. Baillet, qui le joua, du reste, déjà lors de la dernière reprise de cette pièce.

Mme Thérèse Kolb continuerait ses débuts par le rôle de Mme Guérin et les autres rôles de femmes seraient joués par Mme Baretta-Worms et Mlle Marie-Louise Marsy.

* * *

A l'Opéra-Comique.

Voici la liste des ouvrages inédits de compositeurs français, que M. Albert Carré représentera successivement :

Louise, de M. Gustave Charpentier; *La Fille de Tabarin*, de M. Gabriel Pierné; *William Ratcliff*, de M. Xavier Leroux; *Titania*, de M. Georges Hué; *Le Juif polonais*, de M. Erlanger; *Circé*, des frères Hilmacher; *Péléas et Mélisande*, de M. Debussy; *La Harpe et le Glaive*, de M. Laurens; *La Petite Maison*, de M. William Chaumet; *Muguelle*, de M. Missa; *La Troupe Jolicœur*, de M. Arthur Coquard; *Ping-Sing*, de M. Henri Maréchal; *La Sœur de Jocrisse*, de M. Banès; *La Chambre bleue*, de M. Jules Bouval; *Le secret de maître Cornille*, de M. Parès; *Le Légataire universel*, de M. G. Pfeiffer.

**

Tous les soirs, à Marigny-Théâtre, Xavier Privas, le prince des chansonniers. Au programme également, les Chats présentés par Techow, les sœurs Chestes et Jane Mary, la belle Arlésienne.

**

Au Jardin de Paris, grande fête de nuit et poses amoureuses de Mlles Musettes, Blanche d'Arville et de Bayle.

**

Tous les soirs au Cirque-d'Été, scènes mondaines avec le concours de M. Conrady, sculpteur instantané; M, Raphaël et ses chiens (le foot-ball); M. Sexton's original imitator.

**

Les réunions du Moulin-Rouge continuent à être des plus brillantes et des plus suivies.

Chaque soir, fête de nuit.

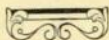
**

A l'Olympia, le programme très attrayant et les vastes proportions de la salle très aérée, continuent à jouir de la faveur du public.

**

Tous les dimanches, jeudis et samedis, les étudiants qui passent, bras dessus, bras dessous, avec les jolies étudiantes, sont les joyeux de la vie qui vont finir leur soirée à l'attrayant Bal Bullier,

Fantasio.



REFLUX

Honteux d'avoir longtemps flagellé de ses flots,
De leur glauque rumeur et de leur blanche écume,
La roche, dont l'arête élégamment s'exhume
D'un abîme tramant de monstrueux complots ;

Rampant toute barrière en un bruit de galops,
Ou dans le rythme aigu d'une infernale enclume,
L'Océan, le grondeur du large et de la brume,
Reculé, enfin touché par ses propres sanglots.

Les Titans et les dieux, abandonnant leur rage,
Se sont enfuis, poussés par un vent de naufrage,
Le soleil rouge point sur un ciel jaune et noir.

Le sable rose et blond s'étend sur mille lieues,
Et Vénus reconnaît, dans des flaques d'eaux bleues,
Les débris dispersés de son riche miroir.

Abel Letalle.

Spectacles

OPÉRA. — 8 h. «/» — Les Huguenots — Tannhauser. — Faust.

FRANÇAIS. — 8 h. 1/2. — La Fille de Roland. — Le Torrent.

OPÉRA-COMIQUE. — Cendrillon. — Carmen.

ODÉON. — 8 h. «/» — Clôture.

THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT. — 8 h. 1/2. — Clôture.

VAUDEVILLE. — 8 h. 1/4 — Clôture.

GYMNASÉ. — 8 h. 1/2. — Clôture.

VARIÉTÉS. — Le Vieux Marcheur.

GAITÉ. — 8 h. 1/2. — Clôture.

PALAIS-ROYAL. — 8 h. «/» — Clôture.

PORTE-ST-MARTIN. — 8 h. 1/4. — Clôture.

AMBIGU-COMIQUE. — 8 h. 1/2. — La Légion Étrangère.

FOLIÉS-DRAMATIQUES. — 8 h. 1/2. — Clôture.

TH. CLUNY. — 8 h. 1/4. — Les Boussigneul.

TH. ANTOINE. — 8 h. 1/2. — Clôture.

LES BOUFFES PARISIENS. — 8 h. 1/4. — Clôture

COMÉDIE-PARISIENNE. — 8 h. 1/2. — Clôture.

OLYMPIA. — 8 h. 1/2. — Les 7 Péchés Capitaux.

LES FOLIES-BERGÈRES. — 8 h. 1/2. — Clôture.

LA ROULOTTE. — 9 h. 1/4. — Clôture.

CIRQUE D'ÉTÉ. — 8 h. 1/2. — L'Olympe à Cheval.

MOULIN-ROUGE. — Tous les soirs, à 8 h. 1/2. — Concert-Bal.

GRANDE ROUE DE PARIS, Av. de Suffren, 74, — De 11 h. à 6 h., entrée et ascension, 2 fr. — Attractions diverses. — Concert.

LA CIGALE. — 8 h. 1/2. — Ohé! Vénus!

AMBASSADEURS. — 8 h. «/» — Spectacle-concert. — Yvette Guilbert, Sulbac, Raiter, Lejal, Gaudet. — Les Troubadours toulousains. — Les Derouville-Nancey. — Troupe Fleury-Reybaud. — Les Paxton. Dimanches, jeudis et fêtes, matinée à deux heures.

JARDIN DE PARIS. — 8 h. 1/2. — Tous les soirs concert-promenade, spectacle.

ALCAZAR D'ÉTÉ. — 8 h. 1/2. — Spectacle-concert. — Paulin, Maurel, Jacquet, Gibart, Helme, Mmes A. Verly, Fleuron, Rosalba, Gomez. L'Homme Protée, John Hewelt et son théâtre mécanique. Dimanches et fêtes, matinée à deux heures

PARIS EN 1400. — Avenue de Suffren, 100. — (Cour des Miracles), Tournois, Cortèges royaux, etc. De 2 à 6 h. Entrée, 1 fr. ; le vendredi 2 fr.

CINÉMATOGAPHE. — Le voyage au Japon.

BULLIER. — Tous les jeudis, bal masqué.

MUSÉE GREVIN. — Tananarive — Le Dahomey. — Les Coulisses de l'Opéra. — Le Couronnement du Tsar. — Pantomimes lumineuses. — Rayons X. — Orchestre de Dames hongroises.

JARDIN D'ACCLIMATATION. — Ouvert tous les jours — Concert tous les dimanches.



Puissance du Canada

GOUVERNEMENT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

VASTE TERRITOIRE A COLONISER

Riches régions minières et forestières de toutes sortes

TERRES d'une fertilité reconnue, climat sain et favorable à toute culture, communications faciles avec les **marchés locaux** et étrangers.

Les colons agriculteurs peuvent, avec une QUINZAINE DE CENTS FRANCS, acheter un lot d'environ 40 hectares dont 4 ou 5 en terre défrichée.

Les terres du Gouvernement valent 20 ou 30 sous l'acre. Les lots sont de 100 acres (environ 40 hectares).

La forêt couvre des millions d'hectares, où l'on trouve, entre autres, du **bois de pulpe** d'une quantité supérieure.

Il y a aussi abondance de MINES dans la Province. On y rencontre l'OR, l'ARGENT, le CUIVRE, le FER (titanique, chronique et magnétique), la **plombagine**, le **mica**, l'**amiante**, le **granit** de tout genre, le **kaolin**, le **pétrole**, etc. Plusieurs mines, en ce qui concerne le cuivre, le fer, la plombagine, le mica et l'amiante, sont déjà en exploitation. Les mines de la Beauce, où l'on fait de nouvelles tentatives après une suspension de travaux de plusieurs années, ont déjà donné une douzaines de millions de francs d'or.

La population de la province de Québec est de langue française surtout. Des bureaux et des agents d'immigration reçoivent les immigrants à Québec et à Montréal. Le service des Postes et des Chemins de fer et le système des Banques est des plus réguliers et des plus sûrs.

Pour plus ample information, s'adresser à l'honorable Commissaire de la Colonisation et des Mines, Québec, Canada.

Madame Albert Giguère

A beaucoup souffert après la naissance de son bébé. — Son médecin ne pouvait rien faire pour elle. — Triste et découragée, elle n'avait plus aucun espoir d'être guérie. — Les pilules rouges du Dr Corderre ont mis fin à toutes ses souffrances. Elle recommande à toutes les femmes malades de se guérir en prenant les Pilules Rouges du Dr Corderre, le seul remède au monde qui guérit toutes les maladies des femmes.



MADAME ALBERT GIGUÈRE

J'ai voulu les essayer, je ne le regrette pas, car elles m'ont sauvée; ma digestion est maintenant très bonne, je dors bien et je suis plus forte. J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr Corderre à Mme Tanguay qui demeure sur la rue Beaudry, elle les prend pour la faiblesse et elle s'en trouve très bien. » Madame Albert Giguère, 619a, rue Sanguinet, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr Corderre sont composées de remèdes spécialement pour le beau mal, les irrégularités, pertes blanches, la constipation, le mal des reins, douleurs dans le bas-ventre, mal dans les côtés, palpitation du cœur, tiraillements d'estomac, mal entre les épaules, étourdissements, perte de sommeil, perte de mémoire, perte d'appétit, mal de tête, pour les maladies du changement d'âge, elles sont sans rivales, elles préviennent toutes ces maladies particulières aux femmes qui passent cette période critique.

Consultez nos médecins spécialistes d'une vaste expérience dans le traitement des maladies des femmes. Nous vous invitons à leur écrire une description de votre maladie. Nos médecins donneront à votre cas toute l'attention dont ils sont capables, ils vous expliqueront très clairement toute la cause de votre maladie et le moyen de vous guérir aussi promptement que possible. Leurs consultations sont gratuites à toutes les femmes malades. Ne craignez pas d'écrire, toutes lettres adressées au « Département Médical, Boîte 2306, Montréal » sont ouvertes par les médecins seuls et tenues confidentielles par eux.

Ecrivez dès aujourd'hui, tout délai aggrave votre maladie.

Méiez-vous de ces marchands qui veulent vous vendre des Pilules Rouges comme étant aussi bonnes que les Pilules Rouges du Dr Corderre, refusez-les. Les vraies Pilules Rouges du Dr Corderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 50 Pilules Rouges chaque — elles ne se vendent jamais à la douzaine, au cent ou à 1 fr. 25 la boîte. Lorsque vous ne pouvez vous procurer les véritables Pilules Rouges du Dr Corderre, ou lorsque vous avez des doutes, envoyez-nous 2 fr. 50 en timbres-poste pour une boîte, ou 12 fr. 50 pour six boîtes. Vous êtes certaine que vous recevrez par le retour de la malle, les véritables Pilules Rouges du Dr Corderre. Nous les envoyons dans toutes les parties du pays et à l'étranger franc de port. Ayez soin en nous écrivant de nous donner votre adresse bien complète afin d'éviter tout retard dans l'envoi. Adressez comme suit : Compagnie Chimique Franco-Américaine, Boîte 2306, Montréal, Can.

Dans le but de faire connaître à d'autres personnes souffrantes comme elle, le moyen de guérison à leur portée, Madame Giguère nous envoie son témoignage en nous donnant l'autorisation de le publier pour le plus grand bien des femmes souffrantes de son sexe. Si toutes les femmes agissaient ainsi, le nuage de désespoir qui enveloppe tant de pauvres femmes malades se dissiperait bientôt. Madame Giguère dit : « J'ai été bien malade après la naissance de mon bébé, j'étais très faible et d'une pâleur effrayante, je souffrais beaucoup d'irrégularités probablement causées par la faiblesse de mon sang, ma digestion ne se faisait pas, j'avais mal aux reins et dans les côtés, le mal de tête me faisait souffrir continuellement, je crois que j'avais aussi une maladie de cœur tellement il me faisait mal, je ne reposais pas la nuit. J'étais toujours fatiguée, la cause de ma maladie était depuis la naissance de mon dernier bébé, je n'avais jamais bien relevé de cette maladie; mon médecin m'a donné beaucoup de remèdes mais sans me soulager. Les Pilules Rouges du Dr Corderre guérissaient tant de femmes, que

LA MODE PARISIENNE

L'Administration de la REVUE DES DEUX FRANCES se charge de fournir les patrons sur demande.



1. — Robe pour fillette de 12 à 14 ans en voile. Jupe demi-cloche cerclée de petits plis et d'un entre-deux formé par des velours entrecroisés, formant transparent sur un fond de jupe de soie claire. Corsage blouse garni, comme la jupe, d'entre-deux de velours et de petits plis. Grand col de taffetas clair avec plissé au bord, l'encolure carrée est bordée de velours. Manche ajustée avec la même garniture que la robe.

PRECIOSA VIOLETTE

PARFUM EXQUIS, DÉLICAT ET PERSISTANT

18, Place Vendôme

ED. PINAUD

PARIS



2. — Costume de jeune fille en taffetas froufrou. La double jupe en pointe devant, très découpée derrière sur une première jupe recouverte de volants légèrement froncés est bordée d'un galon pailleté. Corsage ajusté, fermé sous le bras, décolleté sur un empiècement de mousseline de soie plissée bijou encadré d'un galon; un volant découpé retombe sur la poitrine. Col drapé en pointe à l'oreille.



3. — Robe de campagne ou de bains de mer. — Robe princesse pour toilette de campagne ou de bains de mer pouvant se faire en toile ou en lainage très léger. De forme droite, plate du haut, cette robe ne se trouve ajustée que par une petite ceinture drapée. Un volant en forme découpé en dents rondes termine le bas de la robe. Grand col marin découpé en dents rondes et posé au bord de l'encolure coupée en pointe jusqu'à la poitrine. Manche ajustée sans ampleur dans le haut.

EAU D'HOUBIGANT,

la PLUS APPRÉCIABLE pour
la TOILETTE

HOUBIGANT, 19, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris.



4. — Costume tailleur en drap. Jupe fourreau avec couture en biais derrière, fermée de côté et garnie de baguettes piquées en drap plus clair recouvrant la jupe à l'exception du tablier; la fermeture se trouve sous la première baguette. Boléro à taille derrière, formant patte arrondie devant, recouvert de baguette piquées comme la jupe et fermé devant à l'aide de petites dents rondes boutonnées. Col de drap blanc découpé sur un transparent de soie. Petite pointe et col de soie plissée.



5. — Robe habillée pour fillette de 3 à 4 ans, en soie imprimée. De forme droite, elle est montée devant et dos à gros plis ronds sur un empiècement plat. Les devants sont ouverts sur un intérieur de taffetas blanc froncé sur un empiècement quadrillé de ruban comète. Col et revers de taffetas avec petit motif de guipure. Manche ballon.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES JOURNAUX DE MODES PROFESSIONNELS DES COUTURIÈRES ET CONFECTIONNEUSES. — Anc. Maison L. MICHAU, A.-J. Laroche, direct^r, succ^r, 8, rue de Richelieu, Paris. — Exposition universelle 1889, médaille d'or, concours commercial de Tunis. — *La Couturière*, organe professionnel; *L'Art de la Couture*, publication de grandes figurines; *L'Élégance*, robes et confection; *Les Toilettes modèles*, gr. édit. avec album; *Le Luxe*, gr. édit. parisienne; *Le Monde et les Théâtres*, arts, modes, illustrations, sports; *La Mode Tailleur pour Dames*; *La Modiste française*. — Travestissements. — Cours de coupe. — Fabrique de mannequins pour couturières. — Toutes les lettres, mandats, renseignements doivent être adressés à M. A.-J. LAROCHE, direct^r. — Adresse télégraphique: *Licho-Paris*. — Téléphone Paris-Province 411.27 — Spécimen sur demande.



6. — Jaquette en drap sable de forme nouvelle, le dos ajusté, avec couture montant dans l'épaule, forme un petit habit arrondi; le devant très ajusté des côtés; le milieu rapporté, garni de piqûres et d'olives, est ouvert sur un pli de satin et continue la pince qui monte également dans l'épaule, allant rejoindre les coutures du dos; le bas qui s'allonge en patte arrondie se continue jusqu'à la couture du dessous de bras formant la basque très dégagée sur les hanches. Manche tailleur. Col montant, légèrement évasé, fixé par de petites pattes boutonnées tenant au devant.

NOUVEAUX
PARFUMS:
EXTRA-VIOLETTE
AMBRE ROYAL
MARÉCHALE

Piolet
Parfumerie
PARIS

SAVON ROYAL
DE
THRIDACE
SAVON VELOUTINE

Recommandés par les médecins p^r Hygiène de la Peau et Beauté du Teint.

Le Directeur-Gérant : A. STEENS.